

# Samedi CULTUREL

LE TEMPS | Samedi 10 mai 2014 | N° 836

Toile

## Internet, une planète éclatée

Le Web est de plus en plus local, soutient le journaliste et chercheur Frédéric Martel dans un livre-enquête passionnant. **Page 26**



GILLES LEPORE

BERNARD TSCHUMI ARCHITECTS



Rencontre

Bernard Tschumi, penseur pour la forme

L'architecte lausannois multiplie les chantiers d'envergure. Il vient d'achever la restauration du zoo de Vincennes et veille sur le Carnal Hall de Rolle, centre culturel qui devrait être inauguré cet automne. Nouvelle distinction: le Centre Pompidou lui consacre une exposition. **P. 28-29**

DR



Cœur

Les secrets des amitiés brisées

Sur Facebook, il suffit d'une chiquenaude pour rayer un ami de sa vie. Le geste est simple, ses conséquences imprévisibles. Des déçus de l'amitié racontent pourquoi ils ont rompu un lien parfois aussi intense qu'une relation amoureuse. **P. 23**

KIYOSHI SAKAMOTO



Photographie

«National Geographic», globe à facettes

Plus qu'une légende, une idée du monde. Depuis 125 ans, le célèbre mensuel immortalise les splendeurs de la planète, quitte à gommer ses guerres et ses paniques. Les Editions Taschen invitent à découvrir le meilleur de cette odysée, en trois volumes d'un poids total de 16 kilos. **P. 24-25**

## LE DESSIN DE LA SEMAINE

choisi par Chappatte



## Les enlèvements de Boko Haram

Par Liza Donnelly, Etats-Unis

Avec la collaboration de Cartooning for Peace  
[www.cartooningforpeace.org](http://www.cartooningforpeace.org)

- Tu as entendu parler des filles enlevées au Nigeria?
- Oui c'est affreux. Que peut-on faire?
- Je crois que notre devoir d'Américains est de mettre Brad et Angelina sur l'affaire.

Il aura fallu un enlèvement de 300 écolières pour que le Nigeria apparaisse dans le radar des médias internationaux... et des dessinateurs de presse. Liza Donnelly, du *New Yorker*, défend la cause des femmes avec humour dans ses dessins et dans les conférences qu'elle donne, comme à TEDWomen en 2010. Elle a été membre du jury du Prix Cartooning for Peace 2014, dont les lauréats sont exposés sur le quai Wilson, à Genève, jusqu'au 3 juillet.

## CES VICES DE BUREAU

## Astuces pour gagnants (I)

Par Craig Skirmish \*

Ses lunettes pour presbyte lui offrent ces dix années qui lui manquent pour faire partie du club des seniors auquel il aspire. Cela l'enchanté, comme nous avons pu le constater précédemment (aux infidèles qui auraient manqué l'édition du *Temps* du 19 avril 2014, veuillez vous y référer sans plus attendre). Mais maintenant, ce qui lui importe au moins tout autant, c'est de prendre soin de ces petits détails qui feront de lui un véritable gagnant.

Tout d'abord, la montre. En fait, il ne s'agit pas tant de l'objet en lui-même. Evidemment, on préférera toujours une taille importante, un bracelet en or et un verre inrayable. Ces attributs-là n'ont jamais fait de mal à personne. Il y a plus important cependant: c'est l'heure affichée. Comment cela, me direz-vous, on ne peut pas changer l'heure qu'il est. Erreur! Bien sûr, la montre ne peut pas retarder ou avancer de cinq minutes. Cela ne serait simplement pas acceptable. Ce type d'inexactitude évoquerait une certaine désorganisation, un laisser-aller, voire de l'irrespect. Qui plus est, on pourrait soupçonner un défaut technique et par conséquent une piètre qualité de l'accessoire. Ce n'est donc pas de quelques minutes, mais de plusieurs heures de décalage dont a besoin le gagnant. Six heures de retard par exemple: voilà qui sera tout à fait approprié. Imaginez-vous seulement:

- Mais, cher gagnant, ta montre affiche 8 heures du matin alors qu'il est 14 heures.

- Ah! oui, je te remercie de me le faire remarquer - c'est que je reviens d'une réunion à Miami et je suis encore un peu décalé.

- Oh! je comprends mieux, fera l'admiratif avant de continuer. Et malgré ce décalage, tu es tout de même avec nous au lieu de profiter d'une sieste bien méritée; ça, c'est ce que j'appelle le sens du devoir.

On peut aussi imaginer plus sophistiqué:

- Ta montre affiche 8h du matin, alors qu'il est 14h.

- Ça n'est pas tout à fait exact, elle affiche 8h du soir car j'étais à Pékin en Chine avant-hier. Cependant, inutile de la régler aujourd'hui: je pars demain en Floride.

D'une pierre deux coups, en quelque sorte - deux voyages importants déclarés publiquement, juste en passant. En fonction de la situation, l'interlocuteur ébahi proposera peut-être même de régler la montre du gagnant, conscient de la grosse fatigue de celui-ci et désireux de toucher un si subtil objet.

Notre héros a d'autres tours dans son sac: retrouvons-le la semaine prochaine, en espérant qu'il n'ait pas 6 heures de retard.

\* Employé d'une multinationale

## MAÎTRE DE COLLES

## Bruits de couloir

Olivier Perrin

Les médias tous confondus aimant la rumeur qui court, on assiste ces temps-ci à un regain d'intérêt pour le verbe «bruire» et son rejeton «bruisser», enregistré de guerre lasse par les dictionnaires. Car il est si charmant, ce mot qui a pour vocation de faire entendre un bruit léger, un peu confus. Et si vieilli (il a neuf siècles!). Mais dès le début du XVIIIe, on dit qu'il «n'est gueres en usages qu'à l'infinitif». Autrement dit, ce verbe est d'une part déficient: il ne possède plus toutes les formes conjuguées, comme le «ci-gît» de gésir, mais en pire. D'autre part, il s'est «irrégularisé», car il se déclinait autrefois comme «fuir» - l'ancien participe présent «bruyant», devenu adjectif, en garde le souvenir. Aujourd'hui, il se rattache donc à la famille de «finir», avec son affixe en «-iss», sous l'influence du substantif «bruissement». Quelle drôle de vie pour un mot! Mais n'est-ce tout de même pas plus élégant de dire «Berne bruit de rumeurs» plutôt que «Berne bruisse de rumeurs»?

## L'EMPLOI DU TEMPS

## Vincent Bonillo

Acteur et metteur en scène suisse, joue  
«Paradise now» au CPO d'Ouchy, jusqu'au 11 mai

Chaque semaine, un invité repense l'agenda de sa vie à l'aune de hanzons populaires.

Avec le temps...  
ou contreHier encore...  
j'avais 20 ansEt maintenant,  
tout reste à faireDésormais...  
je recommenceLe temps qui reste...  
je me fume une clopeJe n'aurai pas le temps  
mais je le prends quand mêmeL'Heure H,  
pas légaleUn instant d'éternité  
Un soir sur scèneAujourd'hui peut-être...  
Aujourd'hui sûrementDemain  
j'arrêteYesterday  
All my trouble...Trois nuits par semaine  
Sept, c'est mieuxPropos recueillis  
par Marie-Pierre Genecand

## FAUT VOIR

## La leçon

Par Caroline Stevan

*La Leçon d'anatomie du docteur Tulp*, s'intitulait l'original peint par Rembrandt en 1632. Sur la table, un criminel pendu le matin même. C'était la règle de la corporation des chirurgiens d'Amsterdam: une dissection publique par année, et avec les bas morceaux de la société. Celui-ci était, paraît-il, un voleur. La toile du maître a été plusieurs fois parodiée depuis le XVIIe siècle.

Et celui-là, quel indésirable est-il avec son costume parfaitement repassé? Un intellectuel? Un homme d'affaires? Un oligarque devenu gênant? C'est que l'affaire se passe en Ukraine. Peu de temps avant la Révolution, Nikita Shalennyi a demandé à quelques membres des forces spéciales gouvernementales de jouer pour lui les étudiants en médecine et leur professeur, une balle de pistolet au bout de la pince. La photographie figure dans l'ex-

position «Art of the Maidan» de la galerie Künstlerhaus de Vienne. Elle prend évidemment une tournure étrange avec les événements actuels, dans lesquels des civils affrontent des milices qui s'opposent aux soldats lesquels étant plus ou moins officiels. Elle prend une tournure étrange alors qu'une contestation d'abord pacifiste a viré en une quasi-guerre civile avec son lot d'enlèvements, de violences et de règlements de comptes. Dans *Leçon d'anatomie*, il y a leçon.

Autre lieu, autre date; en 2010, le tableau avait inspiré l'artiste sud-africain Yuill Damaso, remplaçant le cadavre par un Nelson Mandela encore bien vivant et les scientifiques par Desmond Tutu, Frederik W. De Klerk, Thabo Mbeki ou Jacob Zuma. Quatre ans plus tard, l'héritage de Madiba n'a pas fini d'être dépecé.



# «Unfriend», comment se rompt l'amitié

«Retirer de la liste d'amis»: cette terrible option offerte par Facebook a rendu visible un acte qui passait inaperçu dans la vraie vie. Avis de chercheur et témoignages

Par Nic Ulmi

**A**utrefois, on cassait la paix. Aujourd'hui, on a grandi: on «unfriende». De la cour de récré à Facebook, le protocole a évolué: on pose le curseur sur le nom de l'individu qu'on veut éjecter, on glisse vers le bouton «Amis», on laisse le menu se dérouler jusqu'à la terrible dernière option, tout en bas. On descend, au propre comme au figuré, on s'immerge dans son ressenti: colère, besoin de délivrance, détermination. On s'arrête sur «Retirer de la liste d'amis». Vertige. Clic.

C'est discret. Une rupture qui, sur le moment, ne fait pas d'éclats. La portée du geste ne se déploie qu'à retardement, lorsque l'ex-ami déchu de son statut (pour de très bonnes raisons, en général) découvre, au hasard de ses déambulations sur le réseau, qu'il est tombé en disgrâce. L'outrage éclate alors avec fracas. Gifle. Désarroi. Désir de vengeance. Traumatisme, parfois. Même si, à la limite, on se fiche éperdument du quidam qui nous a rayé de sa liste. Magie de notre esprit, pour qui une émotion, c'est toujours une émotion, et pour qui la réalité du lien et sa simulation virtuelle, c'est grosso modo le même combat.

Bref. *Unfriending* ou *defriending* sur Facebook (il n'y a toujours pas de terme français, alors même qu'*unfriend* a été élu mot de l'année en 2009 par le New Oxford American Dictionary) a rendu visible au quotidien un phénomène qui restait enfoui, autrefois, dans le flux des choses qui se passent sans qu'on ait l'habitude d'y penser: la dissolution d'une amitié. Mais, au fait, «défriende» sur Facebook et dans la vraie vie, est-ce la même chose? Ou rien à voir?

Christopher Sibona, doctorant en systémique et informatique à l'Université du Colorado à Denver, se penche là-dessus depuis quatre ans et a publié trois études savantes sur la question. Ses conclusions: a) les amis qu'on «unfriende» le plus souvent sont d'anciens camarades de l'école secondaire, suivis par les amis d'amis et par les collègues; b) on «unfriende» les anciens copains de classe parce qu'ils ont posté sur Facebook des messages controversés en matière de politique ou de religion; on «unfriende» en revanche les collègues pour des agissements qui nous ont débectés dans la vraie vie.

«Dans la réalité, les amitiés s'estompent et disparaissent d'elles-mêmes. Sur Facebook, on les rompt en revanche en donnant un signal clair. Tout à coup, vous réalisez que tel ou tel contact n'est plus là et que que la personne en question l'a rompu de façon délibérée», explique Christopher Sibona au téléphone. Facile à accomplir – deux doigts suffisent – *l'unfriending* est un geste radical. «Le coût de maintenir une amitié en ligne est très faible: on n'a pas besoin de faire grand-chose. On peut même cacher son contenu à l'un de ses amis (et il peut faire de même pour nous) en réglant les paramètres de confidentialité.»

Qu'est-ce qui pousse à rompre? On lance un appel sur Facebook: on veut des exemples concrets. Deux personnes nous «défriendent» aussitôt: «Comme ça, tu pourras toujours raconter ta propre expérience.» Ça, c'est fait, comme on dit sur Facebook. D'autres livrent leur récit. La politique vient, en effet, en tête de liste. Hugo Chavez, Dieu-donné et même le conseiller national vaudois Fathi Derder peuvent être des déclencheurs de rupture.

«J'ai une fois retiré quelqu'un de ma liste d'amis, une connaissance sportive, pour cause d'incompatibilité d'opinion au sujet des queneilles», se souvient Florian. «Cela date de la mort d'Hugo Chavez. Une ancienne camarade de classe a posté des messages sur tout le bien que ce président avait fait, selon elle, au Venezuela. J'ai réagi de façon émotionnelle. Il faut dire que j'avais un membre de ma famille qui venait de se faire assassiner dans le «paradis bolivarien chaviste», raconte Roberto. Et Fathi Derder? «Au niveau des convictions, sur Facebook, on est plus flexible que dans la vie, il y a une certaine tolérance. Mais à force de lire ses commentaires, je me suis dit que ça suffisait. Je l'ai «défriendé», explique Lars.

Quoi d'autre? «J'ai été «unfriendé» suite à un clash avec quelqu'un

qui avait pour habitude de dicter la loi sur comment une relation amicale doit fonctionner. Je lui ai dit que l'amitié ne peut pas être une dictature», raconte Giada. Conséquences? «Quelques jours plus tard, une amie commune m'a dit: «A mon avis, elle t'a «unfriendée.» Mais non, j'ai dit, nous avons 40 ans, nous ne som-

## Dans la vraie vie, «défriende» ses amis est un acte tabou

«Le jour de mes 16 ans, ma meilleure amie m'a laissé tomber. Pas de SMS pour un joyeux anniversaire, rien. Je ne connais toujours pas la raison, je n'ai plus jamais eu de nouvelle de sa part et je ne lui en ai plus donné. Il m'a fallu cinq ans pour faire à nouveau confiance à quelqu'un. Maintenant, ça va – quoique, de me dire ça, ça me remet les larmes aux yeux», raconte Julianne, qui a aujourd'hui 25 ans. L'adolescence est un âge de ruptures. C'est dévastateur, parfois, mais c'est normal. Et après?

«Il y a un vrai tabou qui pèse sur le lien d'amitié et qui n'existe dans aucune autre relation», avance Léa, 42 ans. Lequel? «On considère comme normal qu'on puisse quitter un travail, rompre une relation amoureuse. Alors qu'au sujet des amis, il y a cette idée que ça doit être

indestructible, inconditionnel, pour la vie. On en vient même à croire qu'on peut se comporter n'importe comment et que ce n'est pas grave, on est amis... Les films, les séries télé nous mettent tout le temps cette idée dans la tête: avec les amis, on doit tout comprendre, on accepte tout.»

Résultat? «Je vois autour de moi beaucoup de gens qui souffrent dans des liens d'amitié où ils se font maltraiter, mais dont ils n'osent pas sortir – alors que si c'était une relation amoureuse ou sexuelle, ils le feraient. Cela peut être sain, de sortir d'une amitié! Je me suis d'ailleurs séparée de beaucoup d'amis pour les mêmes raisons pour lesquelles je me suis séparée d'hommes: parce que c'était des sales c\*\*\*, ou parce qu'on avait évolué différemment.»

Même aux grandes personnes, *l'unfriending* fait mal. «J'avais retrouvé une amitié très ancienne, une très bonne amie d'adolescence. Nous avons longuement communiqué sur Facebook, puis nous avons décidé de nous rencontrer. J'ai découvert alors une personnalité complètement imbue

de la science confirme d'une certaine manière l'analyse de Léa. Une étude menée en 2011 sur une population adolescente concluait, contre-intuitivement, qu'il n'y avait «aucun effet de l'agressivité relationnelle sur la stabilité» d'une relation amicale et que «l'agressivité relationnelle n'est pas un facteur permettant de prédire la dissolution de l'amitié» (1). Autrement dit, les amis agressés restent amis...

Parmi les motifs de rupture mis au jour par la recherche sur les ados (l'amitié entre adultes n'est, elle, guère étudiée), l'un laisse particulièrement songeur: «Une dissemblance dans le niveau de bonheur apparaît comme un facteur prédictif de la dissolution d'amitié», lit-on dans une étude publiée par le *Journal of Research on Adolescence* en sep-

«Ça m'a frappée comme un acte d'une violence sourde. C'est même pire que dans la vie réelle», raconte une «unfriendée».



PHILIP JONES GRIFFITHS/MAGNUM PHOTOS

d'elle-même. A tel point que j'ai ressenti le besoin de ne plus la voir dans mon panel virtuel de connaissances», raconte Emily. Effet boomerang: «Je me suis immédiatement sentie nulle, minable – mais c'était fait. Le paradoxe du virtuel, c'est la visibilité: on se cache moins facilement que dans la vie réelle. Elle l'a remarqué, elle m'a écrit, je n'ai rien répondu. Ce qui a augmenté ma honte. Des années plus tard, je n'en suis toujours pas très fière.» Retournement: «Après, ça m'est arrivé. Une connaissance avec qui j'avais eu des tensions m'a «unfriendée». Je l'ai très mal pris, j'étais choquée, je lui ai écrit. Elle m'a envoyé une réponse bidon: «Je suis dans un processus de déconstruction par rapport à Facebook... Ça m'a frappée comme un acte d'une violence sourde. C'est même pire que dans la vie réelle, où on s'éloigne naturellement.»

Alors, «unfriende» ou pas? «Je l'ai fait en sachant que la personne «défriendée» n'aurait pas de notification. Ça m'a aidé à faire ce geste. Autrement, c'est compliqué à gérer. C'est un tabou», reprend Lars, qui a également «défriendé», autrefois, le directeur de sa boîte: «C'est une des premières choses que j'ai faites après avoir été licencié.»

Tout dépend, au fond, de la manière dont on considère le réseau: «J'ai eu un problème avec de mauvais payeurs, des gens carrément nocifs. Je les ai virés de mes réseaux pour éviter que d'autres, à travers moi, n'entrent en contact avec eux. J'aurais eu l'impression de faire leur promotion», raconte Isabelle. Le réseau, justement, est un réseau... «Pour des raisons semblables, j'ai aussi «unfriendé» la femme d'un ami après une séparation. Historiquement, j'étais plutôt copine avec lui. Et il était impossible qu'ils cohabitent dans le même cercle, même virtuel.» L'amitié n'est jamais une affaire entre deux personnes: c'est toujours, littéralement, un lien social.

tembre 2013 (2). Etrange relation, qui peut se maintenir en dépit du bon sens en cas de maltraitance – mais qui exige l'égalité sur la balance du bonheur. **N. U.**

(1) «Relational benefits of relational aggression: adaptive and maladaptive associations with adolescent friendship quality», Nicole Heilbron, Angharad Ames, Mitchell J. Prinstein. *Developmental Psychology*, vol. 47, N° 4, 2011.

(2) «Selection, deselection, and socialization processes of happiness in adolescent friendship networks», Nicole van Workum, Ron H. J. Scholte, Antonius H. N. Cillessen, Gerine M. A. Lodder, Matteo Giletta, *Journal of Research on Adolescence*, vol. 23, N° 3, 2013.

# «National Geographic», l'enchantement

Pour fêter ses 125 ans, le mensuel publie 16 kilos d'images réalisées à travers le globe. S'y dessine une histoire des hommes et de la photographie

Par Caroline Stevan

Une scène de rue contrastée dans le Liban des années 1950, par Thomas Abercrombie. BEYROUTH 1957



Leçon de natation dans le Japon des années 1920, par Kiyoshi Sakamoto. JAPON 1920



Des pêcheurs sri-lankais, par Steve McCurry. SRI LANKA 1995

PUBLICITÉ

## Le Palais Oriental

Restaurant (Saveurs d'Iran, Liban, Maroc) • Salle de banquet  
Veranda • Galerie d'Art • Caviar d'Iran • 1820 Montreux  
Tél. 021 963 12 71 • www.palaisoriental.ch • Fermé le lundi

# presseabo.ch

Toutes les offres d'abonnement  
de la presse suisse en un clic!

MÉDIAS SUISSES

TOUT CRU

## Vices et vertus du vin jaune

Par Pierre-Emmanuel Buss

Le goût, c'est comme la migraine et le gosse des voisins: on a peu de maîtrise sur lui. Il y a des mets qu'on adore et d'autres qu'on abhorre quand on les déguste pour la première fois, sans qu'on sache vraiment pourquoi. Avec ses arômes caractéristiques de noix, le vin jaune est emblématique de la difficulté de nos papilles à sortir des sentiers battus. Faites l'expérience avec cinq convives qui n'en ont jamais goûté: un adorera et deux détesteront immédiatement. Les deux derniers, hésitants, se détermineront avec le temps.

Je fais partie des convertis au «jaune», comme on l'appelle dans le Jura français. Après un premier

contact difficile – je n'ai pas terminé mon verre –, je suis peu à peu devenu amoureux de son profil oxydatif et complexe. Cela m'a ouvert de nouveaux horizons gustatifs. J'ai appris à découvrir et à apprécier ses cousins proches ou éloignés comme les jerez (ou xérès) espagnols, les vieux rivesaltes du Roussillon ou encore les liquoreux hors norme du vigneron de Martigny Christophe Abbet.

Pour être qualitative, l'oxydation doit être maîtrisée. Ce n'est pas toujours le cas, en particulier avec les vins dits «naturels», bio et sans soufre ajouté. Sans la protection de l'antioxydant, le vin est fragile. Parfois, il évolue très vite, exhalant le

même profil éventé, quel que soit le cépage. J'ai fait l'expérience cette semaine en dégustant un riesling 2010 de l'Alsacien Pierre Frick devenu méconnaissable. En revanche, un autre vin naturel dégusté dans la foulée, le chardonnay «Grusse en Billat» 2010 du vigneron jurassien Jean-François Ganavat, était précis et cristallin. Un cru magnifique.

Plus encore que le vin jaune, les vins naturels divisent amateurs et professionnels. Il n'est souvent plus question de goût, mais de conviction. Il y a ceux qui aiment et ceux qui se méfient. Un a priori qui empêche souvent de se montrer critique ou, à l'inverse, de se laisser sur-



prendre. Je l'avoue, je suis fasciné par ces buveurs qui entrent en religion. Je les plains, aussi. Quand on entre dans une chapelle, le plaisir est conditionné par le cerveau, plus par les tripes. C'est une façon de prendre le goût en otage. A choisir, je préfère encore la migraine et le gosse des voisins.

# Perpétuel



Un rassemblement de tortues des Galápagos, vu par Frans Lanting. ÉQUATEUR 2008

Des chiffres, pour commencer. Reuel Golden et cinq collègues, employés chez Taschen, ont vu défiler environ un million de photographies, neuf mois durant, extraites des onze millions d'images qui constituent les archives du *National Geographic*. Ils en ont tiré trois volumes, pesant 16 kg et couvrant les 125 ans d'histoire du célèbre magazine. 125 000 exemplaires de ce triptyque de 1404 pages circulent

actuellement dans le monde, en anglais, en français, en allemand et en espagnol. Une édition limitée, promet Taschen. Les coffrets, convertibles en lutrins pour alléger la consultation, se vendent environ 400 francs les trois pièces.

Place, maintenant, à l'enthousiasme. Dans le premier tome dédié à l'Antarctique et aux Amériques, le voyage débute par le Grand Nord. Un bateau aux allures de drakkar se détache à l'horizon. Nous sommes en 1903 dans

le cadre d'une expédition polaire américaine. Un esquimau porte une parka faite en intestins de morse. Un ours polaire pend misérablement au mât d'un navire. Plus loin, New York affiche ses buildings et ses bistrotts. L'architecture et les élégantes des années 1950 tiennent la vedette. La Voie lactée illumine le ciel de la Caroline du Nord en 2012. Une mangouste déguste une volaille.

La route file plus à l'est et le deuxième tome pénètre les continents européens et africains. Réception chic dans le château de Schönbrunn, à Vienne, montagnes suisses garnies d'alpinistes, vue plongeante sur l'église Notre-Dame de Paris ou milliers de moutons écossais. Et puis des Bédouines en costume traditionnel, des parachutistes survolant le désert durant la guerre d'Algérie, des jungles luxuriantes, des grands singes et des tribus dansantes. Les traînées nocturnes des voitures, à Abidjan. Survient alors, plus orientales encore, l'Asie et l'Océanie. Paysages du petit matin au Tibet, écoliers nord-coréens rendant hommage à leur leader, poissons néo-zélandais et multicolores.

Le million d'images visionnées par Reuel Golden et son équipe correspondent à celles qui ont été publiées dans le *National Geographic* depuis la première photographie y a été introduite en 1905. Y figurent des noms comme James Nachtwey, Steve McCurry ou Reza. Des clichés de légende comme la petite Afghane aux yeux verts, photographiée en 1984 dans un camp de réfugiés



Dans un temple hindou du Rajasthan, par James L. Stanfield. INDE 1976

par Steve McCurry. «La sélection a été drastique. Nous avons gardé les vues qui nous semblaient les plus esthétiques et les plus intéressantes, mais elles devaient aussi raconter quelque chose de l'endroit où elles ont été prises et, enfin, refléter l'esprit *National Geographic*. A savoir un magazine d'exploration et de découverte, une fascination pour le monde», énumère Reuel Golden.

Evidemment, une part belle est faite aux panoramas grandioses et aux animaux sauvages si présents dans le célèbre magazine à couverture jaune, mais ce qui frappe surtout, ce sont toutes les scènes du passé, exotiques à leur manière. Au fil des milliers de pages se dessine une histoire du XXe siècle et de la photographie, des images en noir et blanc colorisées au digital actuel. Les grands événements qui ont bouleversé l'équilibre du monde sont cependant quasi absents. A peine devine-t-on

une guerre. «On a parfois critiqué le *National Geographic* pour son manque d'engagement, mais cette revue n'a d'autre agenda politique que de refléter la beauté du monde et c'est ce que nous avons voulu montrer dans le livre, estime l'éditeur. A partir des années 1960-70 s'opère cependant un changement, avec l'arrivée d'une nouvelle génération de photographes; la mission devient alors de montrer que cette beauté est menacée.» Récemment publiés, des reportages sur le trafic d'ivoire, la révolution alimentaire, les fillettes que l'on marie de force au Yémen ou en Inde.

Cent vingt-cinq ans après son lancement, le mensuel reste le journal officiel de la National Geographic Society, fondée par Graham Bell et 32 consorts pour «propager la géographie». L'institution promeut toujours la recherche scientifique, l'exploration et l'éducation, elle finance de

nombreux projets. Parmi ses bénéficiaires, Hiram Bingham, découvreur du Machu Picchu, l'archéologue des hauteurs Johan Reinhard, le commandant Cousteau ou Jane Goodall, la célèbre primatologue. Mais le *National Geographic*, surtout, est devenu une marque. Sous la bannière jaune, des chaînes de télévision ou de radio, des revues pour enfants, des magazines d'histoire, des livres, des guides de voyage, des vidéos ou encore des cartes. A travers tout cela, la National Geographic Society estime toucher quelque 500 millions de personnes chaque mois. Le magazine, lui, traduit en 39 langues, revendique 40 millions de lecteurs. Le *National Geographic* et Taschen étaient faits pour se rencontrer.

**Le Tour du monde en 125 ans**, Reuel Golden, Editions Taschen, 3 volumes de 28 x 39 cm, 2014, 1404 p.

## Reuel Golden

Editeur chez Taschen

«Le «National Geographic» n'a d'autre agenda politique que de refléter la beauté du monde»

PUBLICITÉ

**CHANSON PLUS BIFLUORÉE**  
JEUDI 15 et VENDREDI 16 MAI  
Humour et chanson Salle communale d'Onex 20h30  
Location: Spectacles Onésiens / Service culturel Migros / Stand Info Balexert / Migros Nyon-La Combe  
www.spectaclesonesiens.ch co-production Migros: www.culturel-migros-geneve.ch  
SPECTACLES MIGROS ONESIENS pour-cent culturel lémanbleu Tribune de Genève

**CONCERT**  
VENDREDI 23 MAI 2014  
20H00  
**DESERT BLUES**  
VIEUX FARKA TOURÉ ET AZIZA BRAHIM  
GUEST: KARA SYLLA KA  
ESPACE VÉLODROME  
PLAN-LES-OUATES  
www.plan-les-ouates.ch/culture  
ENSCENE PLAN LES OUATES

**LES FLEURS DU MAL**  
BAUDELAIRE  
BRIGITTE FONTAINE  
CONCEPTION & MISE EN SCÈNE  
FRANÇOISE COURVOISIER  
AVEC ROBERT BOUVIER  
CÉDRIC CERBARA  
AURÉLIE TRIVILLIN  
THÉÂTRE LE POCHE  
www.lepoche.ch / 022 310 37 59  
5 > 25 MAI 2014 (Spectacle poétique et musical)

# «La fragmentation des internets est la règle»

Internet est de plus en plus local, soutient le journaliste et chercheur Frédéric Martel dans «Smart», une enquête menée aux quatre coins de la planète. Il y révèle la Toile dans toute sa diversité

Par Jonas Pulver

Dans *Mainstream*, il a donné à penser la globalisation de la culture, ses axes industriels, ses fronts médiatiques, au sein des superpuissances comme des mondes émergents. Dans *Global Gay*, il s'est penché sur la globalisation des valeurs et l'évolution des cadres de vie à l'heure des nouvelles technologies et de l'accélération de l'information. Dans *Smart*, Frédéric Martel poursuit et clôt cette réflexion de terrain sur la chose globale, au fil d'une enquête passionnante autour de ce qu'il appelle lui-même «les internets», au pluriel et sans majuscule.

Journaliste et chercheur, penseur et baroudeur, Frédéric Martel serpente, superpose, déjoue. C'est sa force. La thèse fortement contre-intuitive qui sous-tend *Smart* – le Web n'est pas un facteur d'homogénéisation identitaire ou culturelle, tout au contraire – est d'autant mieux servie qu'elle est articulée dans toutes ses subtilités, ses nuances et ses contre-exemples. Smartpôles de la campagne russe ou de la savane africaine, complexité de la censure chinoise, quartier général de Facebook ou encore Hezbollah.com, rarement la réalité des internets a surgi de manière aussi saisissante.

**Samedi Culturel: Vous avez choisi de parler non pas d'Internet, mais des internets, au pluriel et sans majuscule. Pourquoi?**

**Frédéric Martel:** Internet apparaît souvent comme un monde globalisé, hors-sol, sans frontières et

sans limites. Cette vision n'est pas la mienne. C'est le discours cyberutopiste et quelque peu naïf des patrons de la Silicon Valley; c'est aussi le discours techno-sceptique et amer de certains partis d'extrême gauche et d'extrême droite, et de quelques intellectuels inquiets, comme Alain Finkielkraut ou Evgeny Morozov par exemple. D'un côté comme de l'autre, le World Wide Web serait synonyme de la fin de la géographie, de l'homogénéisation des cultures, d'accélération de l'information. Dans cette perspective, les individus seraient coupés de leur culture, de leur langue et de leur racine, de leur identité – un progrès ou une peur selon ces deux visions extrêmes. Mon enquête de terrain montre pourtant qu'Internet, ce n'est ni le global ni la fin des identités – au contraire. Si les plateformes sont globales, l'essentiel des conversations et des contenus partagés dépendent des langues et des cultures locales. Je dirais même que ces contenus et conversations sont territorialisés. Internet est géolocalisé! L'uniformisation linguistique et culturelle ne doit pas être redoutée. Bien sûr, cette territorialisation ne veut pas dire qu'Internet devient local: il s'agit d'un territoire abstrait, il peut s'agir d'une langue, d'une subculture, d'une minorité ethnique ou sexuelle, d'une ville, d'un quartier. Sur la page Facebook d'un jeune Italien, il n'y a ni Suédois ni Argentin! En fin de compte, le mot qui caractérise le mieux Internet est la «fragmentation». Voilà pourquoi je parle «des internets».

**Cela signifie-t-il qu'il n'y a pas d'Internet global?**

Le Web comporte effectivement des dimensions et des contenus globaux. Les films, les jeux vidéo, la recherche scientifique, les lanceurs d'alerte ou encore «Gangnam Style»! Mais ces contenus globaux ne représentent qu'un petit pourcentage de ce que l'on consomme. Les images de télévision que l'on visionne sur Internet, la presse que l'on lit, les conversations auxquelles on participe, et même, jusqu'à un certain point, les musiques que l'on écoute, restent très dépendantes de l'endroit où l'on se trouve et de la langue que l'on parle. L'Internet global est l'exception; la fragmentation des internets est la règle.

**Une partie importante de «Smart» est consacrée aux internets des pays émergents. Vous vous montrez relativement optimiste quant**

**à l'impact du numérique sur ces zones en pleine croissance.**

De 2,7 milliards de personnes connectées aujourd'hui, nous allons passer à 5 milliards en 2020 et 7 milliards en 2025. Ce processus va encore accentuer la fragmentation, avec l'arrivée d'internautes parlant leurs propres langues et dont les centres d'intérêt seront encore plus liés à leurs propres villes. En enquêtant dans les pays à forte croissance, j'ai découvert qu'ils n'émergent pas seulement avec leur économie et leur démographie, mais aussi avec leurs propres cultures, leurs propres valeurs et leur propre Internet. On peut même aller plus loin: la nouvelle géopolitique du Web ne sera plus constituée d'un *mainstream* piloté par l'Amérique, mais d'une multitude de petits *streams*. Le dynamisme de ces pays m'a frappé: au Mexique, j'ai vu comment les réseaux sociaux permettent de s'informer sur les cartels et la violence quand la presse ne le fait plus; au Kenya, j'ai observé comment les technologies permettent de bancariser des millions de personnes avec de simples téléphones portables; au Brésil, j'ai vu comment Internet permet de revitaliser les favelas; en Inde, la carte d'identité numérique offre une répartition plus juste des prestations sociales et, peut-être, une meilleure couverture médicale. Ces pays peuvent même, d'une certaine façon, avancer plus vite que l'Occident,

parce qu'ils ne s'encombrent pas de la difficile transition de l'analogique au digital. Ils «saute» l'étape du téléphone fixe, du modem, de l'ordinateur et du téléviseur. Ils passent directement au mobile et au *cloud*. En même temps, tous ces internets émergents sont différents entre eux. J'ai par exemple observé la naissance d'un «islam numérique» dans une quinzaine de pays arabes. L'unicité de l'islam n'existe ni dans la vraie vie ni sur le Web. L'Internet arabe peut être tout à la fois un espace de croisade pour l'islamisme, un cadre de défense d'un islam modéré, un lieu de construction d'un Web «halal» ou encore un espace de drague entre gays musulmans.

**Vous faites la distinction entre fragmentation et balkanisation. Cette dernière doit-elle nous effrayer?**

Lorsque j'étais à la Maison-Blanche, j'ai rencontré un conseiller du président Obama qui m'a dit: «Je suis payé pour qu'il n'y ait pas de balkanisation d'Internet.» L'idée qu'Internet serait de moins en moins global est une idée qui effraie beaucoup les Américains. Ils rêvent d'un marché non segmenté, de contenus qui voyagent sans frontières, d'une conversation globale. Or ce n'est pas cela la réalité. La territorialisation l'emporte sur la globalisation. A la place de «balkanisation», je préfère donc parler de «fragmenta-

tion». Reste le problème des régulations. Car si les conversations sont plurielles, les plateformes sont globales, et souvent américaines. Pour que le Web décentralisé puisse s'épanouir, encore faut-il que les géants du Net n'abusent pas de leurs positions dominantes. La situation actuelle d'un Internet régulé principalement par les Américains et d'un marché dominé massivement par leurs compagnies n'est plus tenable. S'il existe deux réalités contradictoires à l'âge digital – des Etats avec des lois et des compagnies internet avec des règles d'utilisation édictées en toute opacité –, il va bien falloir que ces lois et ces règles s'articulent et se rapprochent. Il faut donc créer un nouveau rapport de force avec les Américains et c'est pourquoi je suis favorable, jusqu'à un certain point, à ce qu'on reterritorialise les données au niveau européen, que le siège de l'Icann soit installé en Europe et que l'on réfléchisse à accorder l'asile politique à Edward Snowden en Europe.

**Justement: comment voyez-vous la place de l'Europe sur cette carte numérique?**

La question est de savoir si elle saura se ressaisir face à la montée en puissance des internets des pays émergents. Avec ses 500 millions de consommateurs, l'Europe reste un acteur majeur d'Internet et un producteur essentiel de

contenus. Internet n'est pas quelque chose d'américain que l'on subit; au contraire, c'est un territoire qu'il nous faut maîtriser.

**Smart. Enquête sur les internets,** Frédéric Martel, Editions Stock, 2014, 408 p.

**La guerre des mondes selon Frédéric Martel**

**La Silicon Valley**  
Matrice souvent imitée mais jamais égalée, entre éthique protestante du travail et contre-culture de San Francisco, tolérance à l'échec et diversité ethnique

**En Chine, l'autre Internet**  
Vase clos construit selon ses propres règles, dont les dirigeants sont bien décidés à gagner la bataille du numérique

**Porto Digital**  
7000 employés, 20 000 d'ici à 2020: la ville la plus smart du Brésil, construite selon la triple hélice: université, industrie, Etat. Un symbole

**Israël, la «start-up nation»**  
Petit pays isolé, sans ressources naturelles, fortement militarisé: le Web est l'eldorado du «miracle israélien» en matière de numérique

**My Isl@m**  
Dans le monde arabe, les réseaux sociaux peuvent être du côté de la démocratie comme de la dictature. Au moins favorisent-ils de nouvelles conversations



Frédéric Martel. Le chercheur a enquêté sur tous les points de la planète numérique, ici à Kochi au sud de l'Inde.

PUBLICITÉ

EXPOSITION

**MARIE-CHRISTINE  
AUTIN GRAZ**  
Peintures

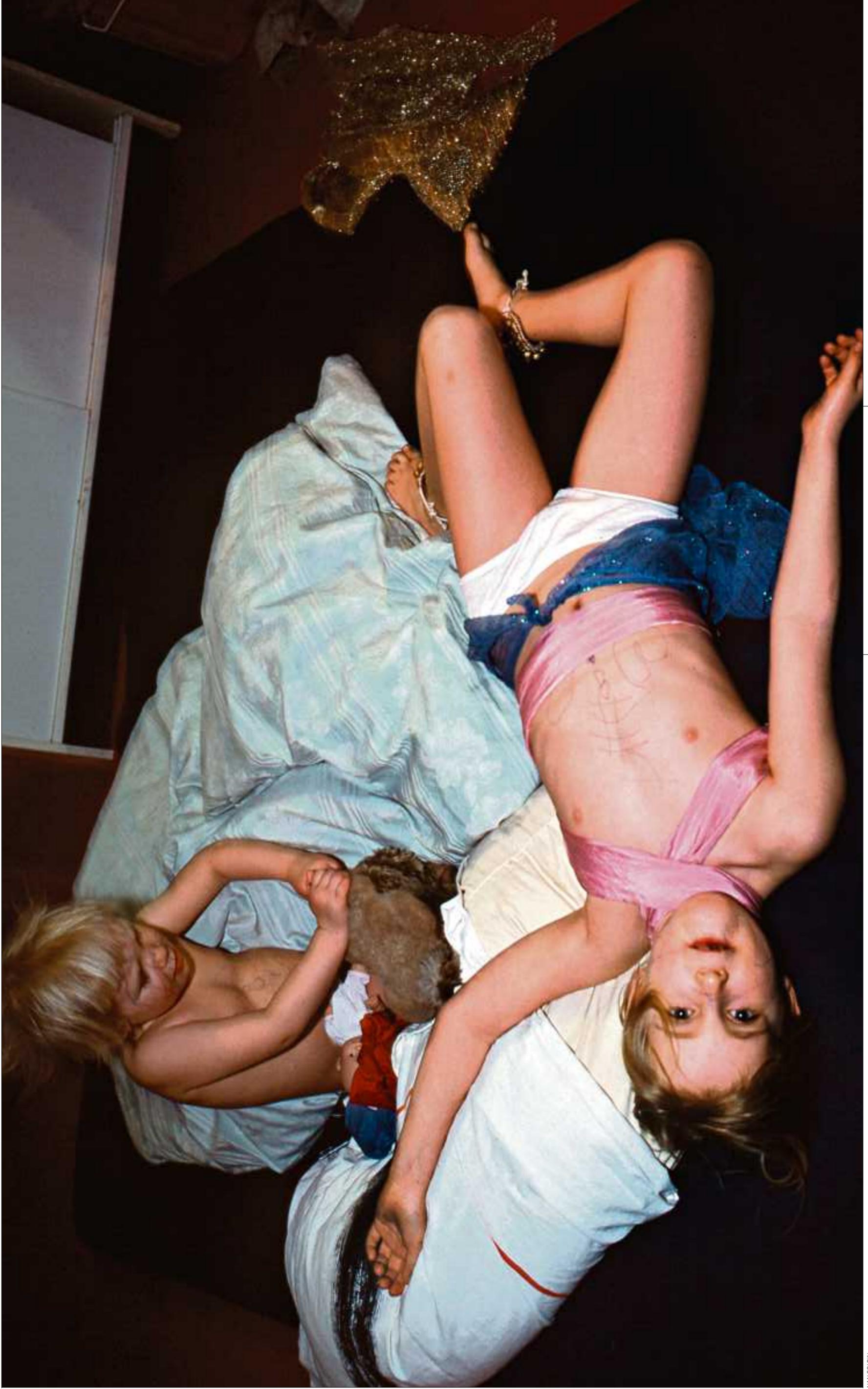
**GALERIE NEST**

Rue Etienne-Dumont 14  
1204 Genève  
(parking Saint-Antoine)

**VERNISSAGE LE MARDI  
13 MAI de 18h à 21h**

Exposition du lundi 12  
au samedi 17 mai

Ouverture tous les jours  
de 14h à 19h



NAN GOLDIN

Il s'intitule *Le paradis et après*. Manière de se projeter très loin dans l'au-delà, considération cynique sur la condition humaine ou regard nostalgique sur les premières années de vie? Nan Goldin publie un livre sur l'enfance. En soi, c'est déjà un programme. La photographe, connue pour sa *Ballade de la dépendance sexuelle* et ses images trash des années 1980, a

exhumé de ses archives tous les portraits d'enfants qui s'y trouvaient. Accompagnés de poèmes, les clichés évoquent ceux que l'on trouve dans les albums de famille; femmes enceintes, scènes de jeu, de câlins ou de carnaval. Avec cet air à la fois cru et flou cher à l'Américaine. **Caroline Stevan**  
**Eden and after**, Nan Goldin, Editions Phaidon, 381 p.

## Les petits de Goldin

Quand la photographe trash se penche sur l'enfance

# «Je bâtis pour savoir ce que je pense»

L'architecte lausannois Bernard Tschumi vient d'achever la restauration du zoo de Vincennes. Le Centre Pompidou lui consacre une exposition ambitieuse. Tête-à-tête avec un maître du concept qui soigne les formes

Propos recueillis par **Lorette Coen, Paris**

Peut-être parlera-t-on de 2014 comme de l'année Bernard Tschumi, marquée par deux grandes inaugurations: en avril dernier, celle du zoo de Vincennes repensé de fond en comble, en collaboration avec Véronique Descharrières; celle du Carnal Hall de Rolle en octobre prochain, un équipement artistique original destiné aux élèves de l'école du Rosey et au public de l'Arc lémanique. De plus, le Centre Pompidou lui consacre, jusqu'à fin juillet, une vaste exposition rétrospective, *Bernard Tschumi, concepts & notations*. Voici donc l'architecte, entré dans ses 70 ans, situé dans la prestigieuse galaxie de ceux qui l'ont précédé à Beaubourg: Jean Nouvel, Herzog & de Meuron, Thom Mayne, Renzo Piano, Richard Rogers, Dominique Perrault...

Durant deux ans, Bernard Tschumi aura travaillé d'arrachepied, avec les commissaires Frédéric Migayrou et Aurélien Lémonier, pour réussir une scénographie dépouillée, lisible et séduisante. Objectifs: retracer une vie de recherche, d'enseignement et de construction dans sa dynamique et ses méandres; analyser le processus de la création à travers une cinquantaine d'ouvrages réalisés de par le monde; éclairer les interactions entre pensée, mouvement, espace et action; montrer comment, selon Bernard Tschumi, cela produit de l'architecture.

Engagé dès ses débuts dans une vaste recherche théorique, Bernard Tschumi enseigne d'abord à l'Architectural Associa-

tion, où il compte Rem Koolhaas et Zaha Hadid parmi ses collègues. Il ignore alors que l'architecture constituera son langage, jamais isolé ni unique mais enrichi de tous les autres moyens disponibles. Etabli à New York où il poursuit une carrière académique – il dirige longtemps l'école d'architecture de Columbia University –, il consolide son outil intellectuel et artistique avant d'accéder à la moindre construction. Une fois lancé par le très prestigieux concours du parc de la Villette, il inaugure la mode de l'architecte international qui surplombe le globe et dessine dans l'avion.

Non qu'il soit dépourvu d'attaches ou de références, bien au contraire. Son père, l'architecte Jean Tschumi, a marqué de ses ouvrages et de son enseignement le Pays de Vaud. Mais Bernard Tschumi, critique avant tout, échappe au modernisme prégnant en ces lieux et ne se rattache à aucun des courants successifs. Foncièrement investigateur, il sera le premier à inaugurer un enseignement d'architecture numérique à Columbia, au sein du Paperless Studio.

En Suisse romande, Bernard Tschumi agace. Il parle avec aisance, écrit de même et construit, par-dessus le marché, des ouvrages prestigieux. Dans le milieu des architectes, on ne lui fait pas souvent les yeux doux. Si l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich, dont il est diplômé, l'invite, celle de Lausanne ignore systématiquement ce natif de la ville, à la double nationalité franco-suisse.

## Bernard Tschumi:

«Je considère l'architecture, à la fois concrète et abstraite, comme une forme de connaissance d'une fertilité inépuisable.»  
Paris, mai 2014

La Suisse alémanique compte, il est vrai, plusieurs architectes stars, alors que lui reste obstinément le seul dans la région à pouvoir revendiquer le statut de vedette internationale. Jalousie? L'explication paraît trop simple. Lui-même n'en propose aucune, d'ailleurs.

Avançons l'hypothèse que ce qui irrite, au pays du pragmatisme, du goût pour la sobriété et la discrétion, c'est précisément le discours. Dans la bouche et les écrits de Bernard Tschumi, le mot «concept» figure parmi les plus fréquents. Voici un architecte familier des philosophes et des intellectuels de son temps. Voici également un artiste qui puise dans le cinéma, la littérature, la danse et la musique de quoi pousser plus loin son intelligence de l'architecture.

**Samedi Culturel: A travers l'exposition du Centre Pompidou et le livre qui l'accompagne, qu'avez-vous voulu exprimer?**

**Bernard Tschumi:** Parcourant mon travail depuis les premières années jusqu'à mes réalisations récentes, j'ai tenté de décrire la cohérence d'une recherche qui partait du plus immédiat pour dire qu'il existait plusieurs manières de faire de l'architecture et affirmer que celle-ci pouvait se réinventer à tout moment. L'architecture n'est pas histoire d'esthétique; tout au contraire, elle puise dans le quotidien, à commencer par la dynamique des corps dans l'espace. Ce fut l'objet de mes premières investigations: comment exprimer le rapport direct entre le mouvement, l'événement et la mise en espace? Je me suis intéressé au système de notations chorégraphiques de Rudolf La-



MATHIEU ZAZZO/PASCO

BERNARD TSCHUMI ARCHITECTS



**Le MuséoParc d'Alésia, inauguré en 2012.** L'architecte a souhaité faire écho à la forme circulaire du champ de bataille présumé, où se seraient affrontées les troupes de Jules César et de Vercingétorix.

ban; je me suis servi de scénarios de cinéma, j'ai dessiné en séquences afin de structurer ces trois éléments. Ces prémices m'ont conduit jusqu'au projet du parc de la Villette, une grille de lignes et de points rédigée comme une partition musicale.

**Vous aviez alors 38 ans. Le concours de la Villette, que vous avez remporté en 1982, a inauguré en France la série des grands projets d'Etat. Qu'en pensez-vous rétrospectivement?**

L'époque des grands concours ouverts à de jeunes architectes

semble révolue et je le regrette. Il s'agissait de compétitions stimulantes car nous nous affrontions sur la question du programme plutôt que sur celle de la forme. C'est la pensée du projet, c'est le concept qui importait essentiellement. Je l'ai compris à travers des concours comme ceux de la Médiathèque de Karlsruhe, de l'aéroport international du Kansai au Japon, de la Très Grande Bibliothèque de France. C'est grâce au concept – une manière d'envelopper l'espace – que j'ai été retenu pour construire Le Fresnoy – Studio national des arts con-

temporains à Tourcoing. Ce fut le point de départ de toute une génération de bâtiments tels que les Zénith de Rouen et de Limoges ou le siège social de Vacheron Constantin à Genève.

**Vous défendez l'architecture en tant que mode de pensée.** En effet, je considère l'architecture, à la fois concrète et abstraite, comme une forme de connaissance d'une fertilité inépuisable, qui s'exprime selon des manières extraordinairement multiples. De nombreux jeunes professionnels l'ont bien compris,

PUBLICITÉ

**VIDY THÉÂTRE LAUSANNE**

**STANISLAS NORDEY & FALK RICHTER**

**My Secret Garden**

20.05 – 31.05  
SALLE CHARLES APOTHÉLOZ

Tout le programme sur [www.vidy.ch](http://www.vidy.ch)

© DR

**LE TEMPS**  
MÉDIA SUISSE DE RÉFÉRENCE

Partenaire média

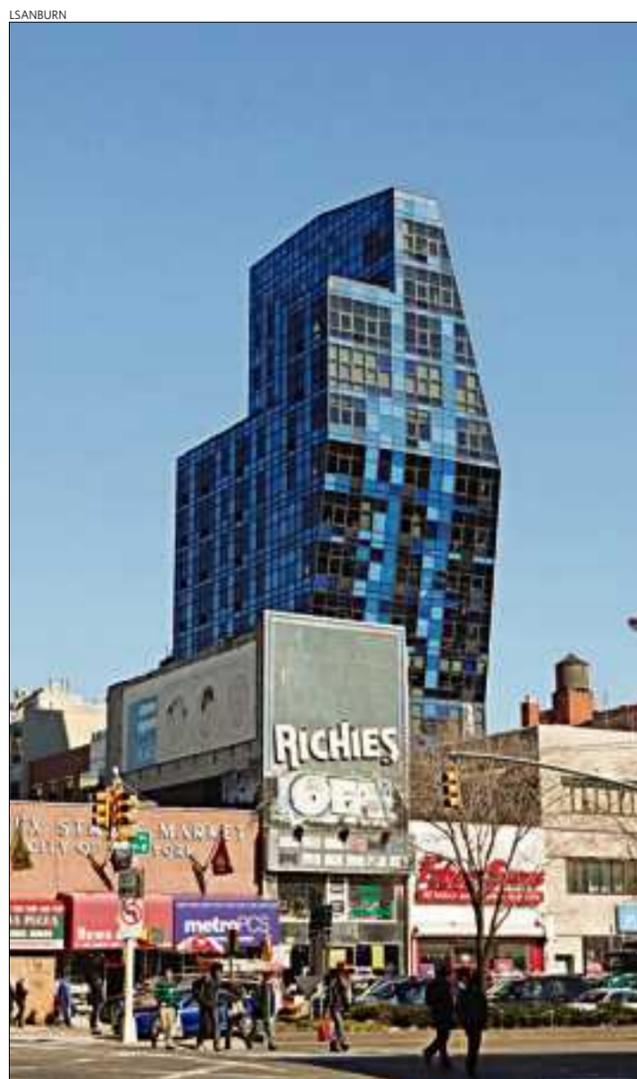


La verrière du zoo de Vincennes restauré. L'architecte a conçu les nouvelles volières et serre d'un site réouvert le 12 avril dernier.

## Une vie à bâtir

### Bernard Tschumi

- 1944 Naissance à Lausanne
- 1969 Diplôme d'architecture de l'EPFZ
- 1970-79 Enseigne à l' Architectural Association de Londres
- 1981 *The Manhattan Transcripts*, premier d'une série d'ouvrages, dont, en 2012, *Red is not a colour*
- 1983-2003 Doyen de la Graduate School of Architecture de l'Université de Columbia, NY
- 1983 Lauréat du concours international du parc de la Villette. Ouvre son agence parisienne
- 1988 Ouvre son agence principale à New York
- 1994 *Bernard Tschumi: Architecture and Event*, exposition au MoMA, NY
- 1999 Centre universitaire Alfred Lerner, Columbia, NY; Ecole d'architecture de Marne-la-Vallée, France
- 2001 Zénith, Rouen; «Interface» pour la gare du Flon, Lausanne (avec Luca Merlini)
- 2004 Siège international et manufacture Vacheron Constantin, Genève
- 2007 Ecole d'art de Lausanne
- 2008 «Blue Tower», tour résidentielle, NY
- 2009 Musée de l'Acropole, Athènes
- 2012 MuséoParc d'Alésia, sur le site présumé d la bataille
- 2014 Zoo de Vincennes, Paris; Carnal Hall, Rolle



La «Blue Tower» a été inaugurée à New York à l'automne 2007. Connue sous le nom de «Blue Condominium», elle comprend 32 appartements.

qui exercent ce savoir dans toutes sortes d'activités apparemment éloignées de la construction. Il ne s'agit pas d'un art bloqué, sauf dans ses variantes académiques et autoritaires que j'ai toujours combattues à travers mon enseignement, lequel a nourri mon architecture et vice versa.

**Comment considérez-vous la Suisse aujourd'hui et quels sont vos désirs par rapport à elle?**  
Sur le chantier du deuxième bâtiment de Vacheron Constantin actuellement en cours, je m'émerveille chaque fois de ces horlogers

qui, à une échelle si différente de celle des architectes, ont su, au cours des siècles, comprendre et établir un rapport direct entre le concept d'une complexité extrême et le processus de fabrication, entre le travail de la matière et celui de l'intelligence. C'est bien ainsi que s'élabore le métier. Dans ma pratique en Suisse, j'ai parfois éprouvé des déceptions – par exemple à Lausanne, à propos de Ponts-Villes, mon projet pour le Flon, non réalisé à cause de l'absence de vision du propriétaire. Mais j'ai aussi connu l'inverse, ce qui m'a permis de cons-

truire le bâtiment de l'ECAL à Renens, le Carnal Hall à Rolle, les deux bâtiments de Vacheron Constantin à Genève. Le refus de la tour Taoua par les Lausannois me paraît un événement très grave qui dénote une absence de travail en profondeur en matière de politique urbaine. On ne peut se prononcer sur un objet unique sans disposer d'une étude d'ensemble sur le territoire. C'est pourquoi, lorsqu'on m'a interpellé avant le vote pour un soutien ou un avis, j'ai refusé de me prononcer.

**Vous n'êtes pas apprécié de tous. Certains vous traitent de discoureur et de formaliste. Comment réagissez-vous?**

En architecture, il existe des croyances, des idéologies, des dogmes très ancrés. Or tout mon travail est anti-dogmatique, anti-idéologique, anti-canonique. Par conséquent, j'irrite certains. Quant au procès pour formalisme, j'y vois une forme d'ignorance: en effet, je ne travaille pas du tout sur la forme; chez moi, elle constitue un résultat, jamais un point de départ.

**Que vous apporte une exposition comme celle que présente le Centre Pompidou? S'agit-il d'une étape, d'un bilan?**

Regarder en arrière, c'est se projeter en avant. Je réfléchis donc à la prochaine étape de ma trajectoire. En paraphrasant Susan Sontag qui disait «j'écris pour savoir ce que je pense», je répondrai que je bâtis pour savoir ce que je pense. A la fin du processus, il faut qu'il y ait cohérence. C'est ce que je recherche, notamment à travers cette exposition.

**Bernard Tschumi, concepts & notations,** Centre Pompidou, galerie sud, Paris. Du 30 avril au 28 juillet, tous les jours sauf le mardi 11h-21h. [www.centrepompidou.fr](http://www.centrepompidou.fr)

Catalogue: **Bernard Tschumi. Architecture: concept & notation,** sous la direction de Frédéric Migayrou, Centre Pompidou, 256 p. illustr.

PUBLICITÉ

# Sotheby's

ART SUISSE  
À ZURICH LE 27 MAI 2014  
EXPOSITION DES LOTS  
PHARES À GENÈVE  
DU 10 AU 12 MAI 2014



FERDINAND HODLER  
*Der Mont-Blanc am frühen Morgen*, 1918  
Estimation CHF 600'000–800'000

Renseignements +41 22 908 48 52  
[stephanie.schleining@sothebys.com](mailto:stephanie.schleining@sothebys.com)  
Hôtel Beau-Rivage, 13 quai du Mont-Blanc, 1201 Genève  
[sothebys.com/swissart](http://sothebys.com/swissart)

# René Gonzalez, sa vie rêvée par ses amis

Patrick Ferla a compilé les témoignages d'affection à l'égard de l'ancien directeur du Théâtre de Vidy. D'un aparté à l'autre, une vie se joue

Par Alexandre Demidoff

L'amitié fait-elle un bon livre? Pas toujours. Le journaliste Patrick Ferla était un proche de René Gonzalez, directeur du Théâtre de Vidy jusqu'à sa disparition au printemps 2012. Il a accompagné son travail, attentif à ses enthousiasmes; admiré son flair d'entremetteur, mariant pendant plus de vingt ans, à l'enseigne de la grande maison lausannoise, des artistes a priori lointains; aimé ses silences et sa faconde, sa voix pierreuse et solaire. Patrick Ferla, homme de radio et spectateur aimant, était un ami de l'ombre. Il

signe aujourd'hui *René Gonzalez. Le théâtre pour la vie*, recueil épais qui touche et laisse sur sa faim pourtant. Ses faiblesses? Trop embrasser d'un côté, mal éclairer de l'autre; ou pas assez.

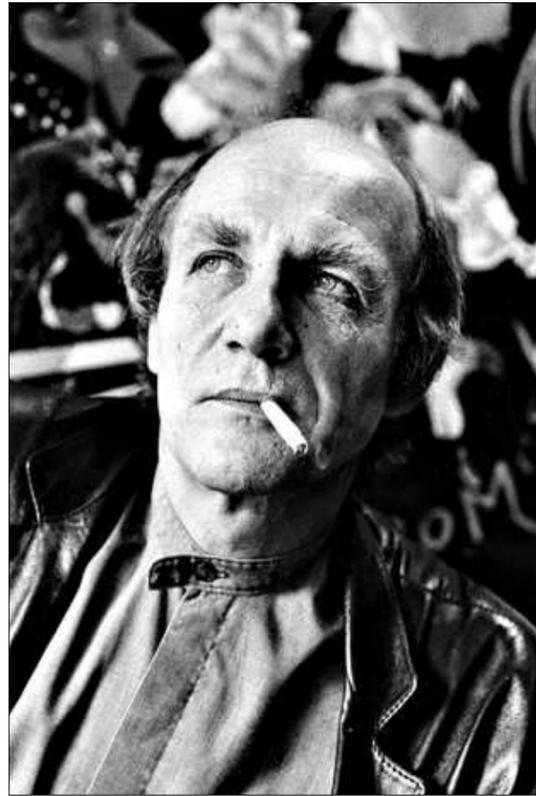
C'est que son titre laisse espérer autre chose: une biographie ou à tout le moins un portrait documenté qui serait non seulement l'histoire d'un homme mais aussi celle d'un milieu, d'un métier – celui de producteur – et d'un art, chamboulées par la contingence. Patrick Ferla propose une autre voie, moins ambitieuse, qui consiste à additionner les témoignages, épîtres forcément inégales où l'anonyme côtoie la célébrité, la formule convenue l'aveu délicat. L'ami passerait-il à côté de son sujet? Pas tout à fait. Son édifice recèle des passages troublants où se devinent les secrets d'une vie, où s'esquissent les lignes de force d'une personnalité.

Qui était René Gonzalez? Un ardent et un timide, un chef de tribu et un marin d'eau douce. C'est ainsi qu'il se dessine dans l'entretien qu'il accorde à Patrick Ferla au mois de juin 2009. Il y revient sur ses racines uruguayennes, celles d'un père taiseux qui fait des affaires; sur ses ascendances belges, celles d'une mère musicienne. Il se rappelle ses 20 ans, le doute absolu, puis le théâtre comme en passant, le métier d'acteur qui entre. Il a 25 ans, des épaules de joueur de rugby, le ciel dans les

yeux, des mains de potier, agiles et fortes, une voix que la nicotine ombrage peut-être. Il enchaîne les rôles dans une France où règne encore le général de Gaulle, où André Malraux joue les commandeurs de la culture, tourmenté jusqu'à l'os, vaillant quand même. Il voit Laurent Terzieff et Alain Cuny dans *Tête d'or* de Paul Claudel. Il est soufflé par ces deux arbres, olivier d'un côté, chêne orageux de l'autre. «De vrais acteurs», dit-il à Patrick Ferla.

Orgueil? Humilité? Il renonce à la scène et se forme à l'administration, au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis, dans la ceinture de Paris, initié par Jean Rouvet, qui avait travaillé avec Jean Vilar. Dans ce même entretien, il raconte comment il adhère au Parti communiste en 1968 – il a 26 ans –, pourquoi il ne croit pas au Grand Soir, mais «au petit matin». Terrien et idéaliste, c'est ainsi qu'il apparaît. Fidèle à ses admirations aussi. Ainsi, ce jour où lui et sa fille rencontrent René Char, à l'Isle-sur-la-Sorgue. Il vénère l'auteur des *Feuillets d'Hypnos* depuis ses 20 ans. Ainsi encore, ce soleil du mois de mai 1990, sur le Léman: le metteur en scène Matthias Langhoff lui a proposé de le seconder à la tête de Vidy. Il l'ignore, mais il vient de jeter l'ancre.

Patrick Ferla conçoit son hommage en homme de radio. Il met bout à bout des voix et compose ainsi un chœur. Certaines se dis-



René Gonzalez. Ce grand producteur a dirigé le Théâtre de Vidy jusqu'à son décès, le 18 avril 2012.

tinguent par leur vibration. Tenez, celle du metteur en scène Jacques Lassalle, qui a signé des spectacles marquants à Vidy – se souvenir de son *Misanthrope*. Il se rappelle son

ami qui débarque un jour d'été 2003 dans sa maison, au Sud-Ouest. Ils parlent des arbres et des pierres – des murs aussi que René Gonzalez construisait autour de

son refuge dans les Cévennes. Plus tard, ils se brouillent. Les années passent. La maladie survient. Le silence perdure. Puis il est trop tard. Un soir d'automne 2012, au Théâtre Saint-Denis, des amis artistes rendent hommage à «leur René». Une femme s'approche de Jacques Lassalle, c'est Françoise Courvoisier, la dernière compagne du producteur. Elle lui dit que René parlait souvent de lui, qu'il se réjouissait de leurs retrouvailles qui ne manqueraient pas, un jour à Vidy. Ainsi glissent les fantômes.

L'actrice Anouk Grinberg, elle, évoque ses 13 ans, au Festival d'Avignon. Elle rêve de faire du théâtre – elle a de qui tenir, n'est-elle pas la fille de l'auteur Michel Vinaver? Et elle est touchée par ce René, de vingt ans son aîné, qui lui récite Char et regarde avec elle passer la foule. Ils se nouent entre eux une de ces relations mystérieuses qui traversent les années, faites de lettres et d'attention. «Je crois qu'il aurait rêvé d'être un poète, un créateur, un immaculé ardent, mais voilà, c'est la vie, il était directeur de théâtre, homme de pouvoir un peu opaque.» Elle ne l'enseigne pas, elle lui rend justice jusque dans ses ambiguïtés. Dans ces mots, quelque chose de rauque. Ce livre-là est celui des apartés. Certains émeuvent beaucoup.

René Gonzalez. *Le théâtre pour la vie*, sous la direction de Patrick Ferla, Buchet/Chastel, 2014, 490 p.



>> Retrouvez en épisodes le film tiré de la bande dessinée sur [www.letemps.ch/tim\\_leon](http://www.letemps.ch/tim_leon)

À SUIVRE...

LE TEMPS DES SÉRIES TV

## Hubots et consultants

Par Nicolas Dufour

Certains acteurs de *Bates Motel* ont un trait particulier; ils ont parfois l'air de poupées. Dans la série qui narre la jeunesse du tueur de *Psychose* (lire ci-contre), Freddie Highmore incarne Norman Bates. Il s'en tire plutôt bien, en prenant ses distances avec Anthony Perkins. Mais avec sa mère bien pliée et ses yeux clairs, il a un aspect presque artificiel, renforcé par l'absence d'expressivité du personnage. Idem pour la jeune actrice Nicola Peltz, la blonde vedette du lycée. L'amateur se surprend à penser que ces personnages de plastique pourraient figurer dans *Real Humans*, la série suédoise sur les hubots, ces humanoïdes censés accompagner les humains sans heurt. Durant la première saison, la situation se gâtait. Et voici qu'Arte dévoile le deuxième chapitre, dès le 15 mai. Enjeu majeur: d'une analyse de la coexistence humains-machines, les scénaristes ont fait évoluer le propos jusqu'à un thriller marqué. Comment reprendre l'ouvrage? Joli cas de figure, à découvrir dès jeudi soir.

*House of Lies*, elle, semble plus incarnée, et plus humaine. Avec les travers que cela comporte. RTS Un lance cette comédie à courts chapitres de 26 minutes ce dimanche 11. L'histoire tourne autour du personnage qu'interprète Don Cheadle, qui coproduit – la série paraît en son honneur, une omniprésence soulignée par la réalisation de Stephen Hopkins. Le postulat se révèle sympathique; voici les tribulations d'un cabinet de conseillers en gestion et restructuration d'entreprises. L'intrigue commence par le début, une compétition entre deux équipes pour emporter un gros contrat. La cruauté d'un certain monde économique traitée par la dérision, pour quoi pas? Le cynisme ambiant est conté au moyen d'un artifice, des arrêts sur image pendant lesquels la figure jouée par Don Cheadle explique les ficelles du métier. Le propos semble toutefois vite reposer sur des enjeux relationnels peu pertinents par rapport au cadre choisi. Au moins la série permet-elle de retrouver Kristen Bell, naguère héroïne de la savoureuse *Veronica Mars*, au demeurant bientôt déclinée au cinéma.

NOURRITURES ÉLECTRONIQUES

## Apps à jazz

Par Jonas Pulver

Le monde du jazz a-t-il ses apps? Si, jusqu'ici, la pop et le répertoire classique se sont développés sur smartphones et tablettes de manière plus féconde (question de masse critique), constellations du swing et galaxies du groove réservent aussi quelques jolies surprises. De dimension artisanale, «Jazz houses: where they lived» est une toute nouvelle web app développée par le Preservation Resource Center de la ville de New Orleans. L'application, gratuite, sillonne au gré des maisons qui ont vu vivre les légendes: Louis Armstrong, Joe «King» Oliver ou Buddy Bolden. Images d'archives et d'aujourd'hui, notes biographiques et extraits sonores composent cette visite guidée à la fois géographique, historique et nostalgique. Rafraîchissant.

Dans un registre plus cosu, Blue Note propose une app liée à la plateforme de streaming Spotify, et met en perspective son vaste catalogue du label au long d'une timeline fluide et maniable. De quoi retracer une certaine histoire du jazz, des premières heures du vinyle jusqu'à l'ère du sampling dont les artistes de hip-hop sont si friands. En matière d'histoire, justement, «The History of Jazz» agrège un large contenu, souvent disponible en libre accès ailleurs sur le Net, mais organisé ici selon une interface claire et attrayante qui agence la vidéo, le son, le texte et l'image. Une référence – en attendant que sorte, espérons-le, un travail d'édition numérique plus approfondi.

«Jazz houses: where they lived», web app  
«Blue Note», Spotify app  
«The History of Jazz», pour iPad



**CLASSIQUE**  
Sergueï Prokofiev  
**Les Cinq Concertos pour piano**  
(2 CD Chandos/Musikvertrieb)  
\*\*\*\*\*

Avec pour guides des interprètes aussi inspirés que Jean-Efflam Bavouzet (virtuose coloriste et poète) et Gianandrea Noseda (le BBC Philharmonic scintille et bondit), les concertos de Prokofiev sont riches en surprises. Le 1er, coup de génie d'un surdoué qui se présente à ses maîtres à la fois comme pianiste acrobate et compositeur accompli; le 2e, le plus puissant, le plus difficile, avec sa formidable cadence qui fait culminer le mouvement initial sur une fulgurante rentrée de l'orchestre; le 3e, le plus souvent joué, ludique et sarcastique; le 4e, écrit pour la main gauche de Paul Wittgenstein, qui ne le joua pas, sourd à sa verge et au lyrisme de l'«Andante»; le 5e, qui recèle entre ses pages athlétiques un mouvement lent de pur lyrisme. **P.M.**



**CLASSIQUE**  
Beethoven - Cherubini  
**Symphonie en ré majeur, etc.**  
(1 CD MDG Gold)  
\*\*\*\*\*

L'OCL entame une série d'enregistrements avec son principal chef invité Bertrand de Billy. Sur ce premier CD, la *Symphonie en ré majeur* de Cherubini permet de savourer des finesses d'orchestration notamment dans le dialogue entre les bois et les cordes – même si la forme reste assez académique. Outre l'*Ouverture N° 1* de Leonore Op. 138 de Beethoven, au son plein et à l'articulation déliée, le joyau de ce disque est la scène et l'air «Ah! perfido» Op. 65 chantés par une jeune soprano suédoise, Maria Bengtsson. Une très belle voix, aussi pulpeuse que fine (les sons filés dans l'aigu!), qui se plie à la courbe dramatique de l'œuvre. L'air «Vous voyez de vos fils» de Médée de Cherubini complète avantageusement ce disque plus original qu'on pourrait le croire. **J.S.**

# Norman Bates avant «Psychose», pari raté

La série «Bates Motel» est née avec de diaboliques et intéressantes intentions: raconter l'adolescence du tueur sous la douche. L'échec est presque total, et exemplaire

Par Nicolas Dufour



**DVD ET BLU-RAY**  
Série créée par Anthony Cipriano, Kerry Ehrin et Carlton Cuse (2013)  
**Bates Motel**  
Universal  
\*\*\*\*\*

Il y a du Wi-Fi dans la maison de *Psychose*. Voilà la première curiosité de *Bates Motel*, série inédite sous nos latitudes, qui paraît en DVD. En première saison, l'échec paraît presque total, il a la valeur d'exemple, ou de repoussoir. La perspective avait ses attraits: raconter Norman Bates, le tueur en série du roman de Robert Bloch puis du film d'Alfred Hitchcock, avant Norman Bates. C'est-à-dire son adolescence, avec cette mère qui semble l'avoir étouffé au point de le pousser à poignarder l'objet du désir sous la douche.

Techniquement, le projet relève de la catégorie des préquels, une suite narrant l'histoire d'avant l'histoire. L'initiative vient de Universal, qui détient la franchise de *Psychose* – trois longs-métrages après celui de 1960. Les



**DVD**  
Série créée par Armando Iannucci  
**Veep - Saison 2**  
HBO  
\*\*\*\*\*

## Quand Ulf Wakenius s'éclate

En solo, le guitariste casse le moule de ses années Peterson



**JAZZ**  
Ulf Wakenius  
**Momento Magico**  
(ACT/Musikvertrieb)  
\*\*\*\*\*

On avait pu le prendre pour un larbin un peu borné d'Oscar Peterson, dont il fut l'ultime partenaire-adversaire à ce jeu d'échecs hypervirtuose qu'a toujours été le swing petersonien, quand il était pratiqué à plusieurs. Soit un digne émule de ces sortes de *guitar heroes* mains-

temps sont à la (re)monétarisation des franchises, on le voit jusqu'à la nausée avec les super-héros. Le scénariste Anthony Cipriano, peu connu, est mis sur le projet avec l'encadrement de Carlton Cuse et Kerry Ehrin. Ancien responsable à la plume et sur le plateau de *Lost*, Carlton Cuse travaille par ailleurs sur l'adaptation américaine des *Revenants* (LT du 20.04.2014).

La découverte de *Bates Motel* fait vite souffler le chaud et le froid. Surprise, plutôt glaciale, de constater que les auteurs ont choisi l'époque actuelle. Ce qui, en réalité par rapport au roman et au film initiaux, n'a aucun sens. On peut essayer d'éviter le fétichisme de l'œuvre originale, et d'admettre l'artifice.

On découvre alors quelques options intéressantes retenues par les concepteurs. En particulier à propos du binôme central. Vera Farmiga compose une Norma Bates, la mère, plus subtile que le postulat n'aurait laissé paraître. Possessive, étouffante, certes; mais parfois égocentrique jusqu'à en devenir exaspérante, ou au contraire lointaine... Une palette large que l'actrice utilise avec talent. Freddie Highmore, lui, s'approprie ce Norman Bates de 17 ans sans difficulté, de manière même crédible. La délicate Olivia Cooke est posée comme l'amie amoureuse et confidente contrainte, tandis que, malice ou vrai hasard physiono-

Samedi dernier avait lieu le dîner de la présidence américaine avec les journalistes politiques. Moment des traditionnelles blagues de Barack Obama. Et de Joe Biden: le vice-président est apparu dans une petite vidéo aux côtés de l'actrice Julia Louis-Dreyfus, qui incarne une vice-présidente dans la comédie satirique *Veep*. Dans le petit film, ils font des farces à la Maison-Blanche, puis se font réprimander par Michelle Obama, championne de l'exercice contre les kilos, lors-

que, dans les vastes cuisines, ils avalent des lampées de crème glacée. Une fois qu'ils sont partis, la First Lady plonge la cuillère à son tour... Plaisanteries de pouvoir qui peuvent accompagner la deuxième saison de *Veep*. Les sketches d'Armando Iannucci ont leur ton propre, sarcastique sans âcreté. Après tout, durant la première saison, la numéro deux incarnée par Julia Louis-Dreyfus maudissait son chef parce qu'il l'avait chargée du thème ingrat de la lutte contre l'obésité. **N. Du.**

Le froid et le chaud. Mais surtout, un ahurissement croissant au fil des dix épisodes – disons, des neuf, on verra pourquoi –, face à des scénarios anecdotiques et non ficelés. La mythique maison se trouve au cœur de passions sans liens avec le drame à venir. D'abord, le propriétaire se venge de Norma, acquéreuse. Puis survient une histoire de traite des femmes asiatiques transitant par le motel. Et parfois, néanmoins, le futur psychopathe ressent quelques émois, au lycée.

*Bates Motel* patauge ainsi de manière spectaculaire dans le sable – puisqu'en plus les auteurs ont cru bon faire de la ville proche du motel une cité côtière. Les longs propos de l'équipe offerts en bonus, filmés lors d'une conférence à Los Angeles, n'expliquent guère des chemins aussi sinueux. Sinon lorsqu'il est question de la grandeur de la télévision, comme format de la longue durée. En effet, cette première saison de *Bates Motel* semble constituer une remarquable perte de temps, pour mieux l'économiser. Soudain, au dixième épisode, quelques minutes avant la fin, le propos apparaît. La série a été prolongée en une deuxième saison, une troisième est commandée. Il faudra s'armer de patience. Non pour attendre, mais pour reprendre.

PUBLICITÉ

«Folles journées» BACH à Lutry 2014  
**Exposition peintures de Rimbaud à Debussy**  
**L'Art et la Musique**  
Pierre Steinmetz  
**Villa Mégroz, Lutry (Lausanne)**  
**du 13 au 24 mai**  
mar.-ve. 16-19h - sam. 14-20h - dim. 14-18h.  
info: 021 616 1537 - 077 446 49 86  
[www.arts-et-musique.ch](http://www.arts-et-musique.ch)  
http://concerts-bach.lutry.ch

all blues présentent:  
Prestige Artists  
**Anoushka SHANKAR**  
La reine du sitar  
Victoria Hall Genève  
Vendredi  
**16 mai 2014**  
20h30  
Unique concert en Suisse Romande  
LOCATION: Ticketcorner - Grand Hotel Kempinski  
[www.ticketcorner.com](http://www.ticketcorner.com)  
Tél. 0900 800 800 (CHF 1.19/min)  
Fnac - [www.fnac.ch](http://www.fnac.ch) - La Poste, Manor, CFF  
GENÈVE: Globus Centre Balexert, La Praille

**AUTOUR DE MME DE STAËL**  
**Festival de Théâtre au château de Coppet**  
**du 23 au 27 juin 2014**  
Ticket Corner 0900 800 800  
[www.ticketcorner.ch](http://www.ticketcorner.ch)  
079 451 64 06  
[www.autourdemmedestael.com](http://www.autourdemmedestael.com)

**OSLO CONCERT**  
**PAUL BLEY**  
**PLAY BLUE**  
Disques Plain Chant  
harmonia mundi  
40, rue du Stand 1204 Genève  
[www.plainchant.ch](http://www.plainchant.ch)  
[www.harmoniain.ch](http://www.harmoniain.ch)  
022 329 54 44

# A Paris, l'utopie cosmique des Kabakov

Pour sa 6e édition, Monumenta, au Grand Palais, invite Ilya et Emilia Kabakov. Le couple d'artistes nés en Union soviétique propose un voyage initiatique dans «L'étrange cité»

Par Laurent Wolf, Paris

Depuis 2007, Monumenta offre à des artistes connus dans le monde entier, mais différents par leur style, une carte blanche pour occuper l'espace démesuré de la nef du Grand Palais, 13500 m<sup>2</sup> sous une verrière immense qui culmine à 35 mètres de hauteur, plus habituée à recevoir des foires d'art de 200 galeries et des concours hippiques de saut d'obstacle que des expositions individuelles. Un «défi», soulignent les organisateurs. Qui peut tourner à la surenchère car, lorsqu'un événement se répète au même endroit, les nouveaux venus connaissent ce qu'ont fait leurs prédécesseurs. La succession impose sa logique aux créateurs et ses clés aux visiteurs.

Après Anselm Kiefer, Richard Serra, Christian Boltanski, Anish Kapoor, Daniel Buren et une année d'interruption en 2013, voici Ilya et Emilia Kabakov. Kiefer a construit des tours, Serra cinq énormes parallélépipèdes noirs, Boltanski recouvert le sol de vêtements, Anish Kapoor créé une formidable bulle pénétrable et Daniel Buren un espace coloré transparent qui occupait toute la surface. La prestation des Kabakov était d'autant plus attendue que leurs installations ont souvent la taille d'énormes labyrinthes de fantaisie pleins de détails poétiques.

Chez les Kabakov, Ilya est né en 1933 à Dniepropetrovsk (Ukraine), graphiste, illustrateur de plus de 100 livres pour enfants, auteur de tableaux et de dessins ironiques, protagoniste des mouvements non officiels sous le régime soviétique. Sa première vraie exposition, à laquelle il n'a pas pu venir, se tient en 1985 à la Kunsthalle de Berne, dirigée alors par Jean-Hubert Martin qui est aussi le commissaire de Monumenta 2014. En 1998, il invente un trio de peintres fictifs: Charles

**La ville imaginaire, à dominante blanche,** flotte sous la verrière du Grand Palais, tel un sortilège de la contemplation.

PARIS, 2014



Rosenthal, né un siècle plus tôt, une figure de l'avant-garde, pauvre et méconnu, pris entre réalisme à l'ancienne et suprématisme; Ilya Kabakov, l'héritier né en 1933, toujours vivant, qui préfère le blanc à toutes les autres couleurs; et le jeune Igor Spivak, né en 1970, qui a une passion pour le rouge soviétique d'autant plus qu'il n'en connaît pas les détails. Partout où Ilya se trouve, il y a un autre Kabakov.

Emilia est aussi née à Dniepropetrovsk mais en 1945, musicienne, émigrée vers Israël en 1975, curatrice et marchande d'art jusqu'à ce qu'elle croise la route d'Ilya et commence à collaborer avec lui en 1988. Leur signature commune date de 1997. Dans le duo, «je m'occupe de tout ce dont Ilya ne s'occupe pas», dit-elle. Grâce à quoi ce dernier peut affirmer qu'il ne parle que le russe, ce qui est faux puisqu'il vit aux États-Unis depuis 1992, qu'il est fatigué ce qui peut être vrai; et il laisse son alter ego répondre aux questions devant les caméras de télévision. C'est un as de l'évasion, talent cultivé sous le totalitarisme et dans la vie confinée des logements minuscules où tout le monde s'espionnait. En 1985, il conçoit l'installation *L'homme qui*

*s'est envolé dans l'espace depuis son appartement*, un local tapissé de schémas et de dessins, occupé par une selle sanglée à des harnais élastiques, dont le plafond est percé d'un trou où s'est évanoui le héros.

Fallait-il s'attendre à ce que son Monumenta propose une évasion de ce genre? Kabakov a pris le contre-pied de la surenchère. Il a cons-

.....  
Constructions imaginaires, rêveries dessinées sur le passé, le présent et l'avenir  
.....

truit une ville utopique, *L'étrange cité*, enfermée entre des murailles circulaires d'un blanc éblouissant, cinq édifices – Le Musée vide, Manas, Le Centre de l'énergie cosmique, Comment rencontrer un ange, Les Portails – qui contiennent des constructions imaginaires, des rêveries dessinées sur le passé, le présent et l'avenir, la science et la technique, le tout et le rien, les lieux de passage, les obstacles... et les sortilèges de la contemplation. Com-

mencée à la porte de la cité étrange avec une grande coupole couchée sur le flanc d'où sort une musique, la visite se termine dans deux pavillons, La Chapelle blanche et La Chapelle sombre, où Kabakov donne un récit de peinture, de sa peinture, enfin.

Emilia affirme volontiers qu'elle emporterait désormais des auteurs américains si elle allait sur une île déserte plutôt que Gogol par exemple. C'est pourtant à ce dernier que fait penser *L'étrange cité*. L'humour, l'ironie, l'absurde, et la fable qui donne libre cours à l'esprit du lecteur ou du spectateur. La verrière du Grand Palais est oubliée car tout est à l'intérieur des pavillons. Pas de combat ni de performance, si ce n'est les exploits énormes et dérisoires du récit caché derrière les murs blancs de cette cité de pacotille qui sera bientôt démontée. Le code de Monumenta a mis six ans à se construire. Les Kabakov l'ont déjoué.

**Monumenta 2014. Ilya et Emilia Kabakov, L'étrange cité.** Ouvert tous les jours sauf le mardi de 10h à 19h (jeudi, vendredi, samedi de 10h à minuit). Rens. et réservations: [www.grandpalais.fr](http://www.grandpalais.fr) Jusqu'au 22 juin.

## Guerre et paix du Brésil

Les tableaux géants de Candido Portinari

Trafics, corruption, morts dans les favelas, violences sociales, désorganisation, stades non terminés, exotisme low cost et jonglage avec des ballons: un Brésil stéréotypé fait la une à quelques semaines du Mondial de football. Il y a heureusement quelques occasions de voir un autre pays sans franchir l'océan. Notamment à Paris, au Grand Palais, où sont présentées les deux peintures géantes, chacune de 14x10 m, *Guerre et Paix*, peintes par Candido Portinari (1903-1962) au début des années 1950.

Portinari fait partie des artistes qui ont donné naissance à la modernité picturale brésilienne. Cette modernité est associée à un engagement politique qui conduira l'artiste à présenter sa candidature de député pour le Parti communiste après la Deuxième Guerre mondiale. A partir de 1930, son néoclassicisme est enrichi par un répertoire de motifs et de figures tropicales

qui évoluera plus tard vers une figuration géométrisée influencée par l'art italien du XVIe siècle.

En 1952, le secrétaire général de l'ONU lance un appel pour la décoration du nouveau bâtiment de l'organisation à New York. Le gouvernement brésilien offre deux œuvres qu'il commande à Portinari. Ce dernier passe près de quatre ans à les concevoir et neuf mois à les exécuter. Elles sont livrées en 1956, déposées en 2012 pour des travaux de rénovation et présentées pour la première fois en Europe. On y découvrira la rumeur sourde de la guerre, sans explosions ni armement, seulement le deuil, la tristesse, l'accablement; et l'image seraine de la paix avec un peuple au travail. C'est la guerre lointaine et la paix laborieuse, telles que pouvait la représenter un communiste brésilien dans l'ambiance plombée d'il y a soixante ans. **L. W.**

**Guerre et Paix**, de Portinari, au Grand Palais, Paris. Tous les jours sauf mardi de 10h à 20h (mercredi de 10h à 22h). Jusqu'au 9 juin.

## Guy Jutard invite à la désobéissance en guise de révérence

Pour son ultime saison à la tête du Théâtre des Marionnettes de Genève, le directeur soigne un casting qui a du charme et du chien

Le passage de relais, quand l'heure de la retraite a sonné, n'est pas aisé. Mais chez Guy Jutard, la flamme est toujours vive et on ne saurait déceler la moindre amertume. Un picotement au cœur, sans doute, à l'heure de présenter, l'autre jour, sa dernière saison. Une chaleur et un goût du partage, surtout, pour que la découverte soit une fête. A tout âge. Car qui ignore encore que le Théâtre des Marionnettes de Genève, dont le Français a pris les rênes en 2002, ouvre ses portes à tous les publics? Au fil des ans, la programmation soignée dédiée aux adolescents et aux adultes séduit.

L'ambition affichée par Guy Jutard dès sa prise de mandat d'élargir l'audience de l'institution genevoise explique sans doute en partie ce succès. Avec une fréquentation de 37 000 spectateurs cette saison, le

TMG peut se targuer d'un taux de remplissage proche de 96%. Mais l'heure du bilan n'a pas encore sonné. Place à cette nouvelle saison, avec des valeurs sûres et une relève couvée par le maître des lieux. Nos choix.

**Un certain esprit suisse**

Les artistes genevois qui ont déjà bénéficié de la confiance de Guy Jutard, comme Laure-Isabelle Blanchet, Olivier Chiacchiarri et Chine Curchod, sont à nouveau à l'affiche. La première, avec notamment *La Ligne de chance*, création inspirée des contes suisses et de la tradition des papiers découpés, dès 4 ans. Son héroïne, une fillette marginalisée, puise sa force auprès d'une faune fantastique pour tracer son propre chemin (du 3 au 21 décembre). Le deuxième revient avec *Le Vi-*

*lain Petit Mouton*, satire savoureuse d'un peuple tenté par le repli sur soi par gros temps. «Une piqûre de rappel» souhaitée par Guy Jutard au soir du 9 février dernier, pour inoculer le virus de la désobéissance aux 6 ans et plus (du 15 avril au 3 mai). On se réjouit aussi de revoir la benjamine, Chine Curchod, associée à Laure-Isabelle Blanchet dans l'adaptation pleine de vitalité de *Loulou*, un album de Grégoire Solotareff, dès 4 ans. Où l'amitié d'un loup et d'un lapin triomphe des conventions au prix, là aussi, d'une franche désobéissance (du 7 au 25 mars).

Parmi les artistes qui ont marqué l'histoire du TMG, saluons la présence de Neville Tranter et de Dennis Athimon. L'Australien, maître incontesté de l'art marionnettique, plonge ados et adultes dans l'univers impitoyable des... EMS avec

*Mathilde* (du 24 au 28 septembre). Après un James Bond sur le retour épatant il y a un an, le Rennais Denis Athimon s'empare, lui, de l'insaisissable héros d'Herman Melville, Bartleby, réfractaire par excellence (du 8 au 20 janvier).

Avant de tirer sa révérence, Guy Jutard reprendra son spectacle fétiche, *Les Chaises*, d'après Ionesco – où le castelet censé cacher deux vieux marionnettistes lève un pan du voile (du 19 février au 1er mars). Il sera aussi aux côtés de ses complices Claude-Inga Barbey et Doris Ittig, entre autres, dans *Rififi rue Rodo*, une déambulation intra-muros sur fond d'intrigue policière (du 19 mai au 7 juin). Suspense! **Khadija Sahli**

**Théâtre des Marionnettes de Genève**, rue Rodo 3, [www.marionnettes.ch](http://www.marionnettes.ch)

### Panorama

#### Cinéma

##### Présence suisse à Cannes

Deux coproductions suisses sont en lice pour la Palme d'or: *Les Merveilles*, d'Alice Rohrwacher, et *Nuages de Sils Maria*, d'Olivier Assayas. Quant au retour en compétition, avec *Adieu au langage*, de Jean-Luc Godard, il fait déjà frémir les cinéphiles. (ATS)

#### Exposition

##### Des peintures de Bob Dylan, une première new-yorkaise

Bob Dylan, auteur-compositeur-interprète mythique, est aussi peintre à ses heures perdues. A New York, une petite exposition dévoile jusqu'à fin mai une quarantaine de ses œuvres ou leur copie. Intitulée *The Drawn Blank Series*, elle est née d'une série de croquis faits par le chanteur américain sur la route entre 1989 et 1992. (AFP)



## Roman

Jeu de famille,  
jeu de massacre

L'écrivain américain Andrew Porter fait exploser en vol un couple bien sous tous rapports et ses enfants



## Rencontre

Mutt-Lon piste  
les sorciers, la nuit

Le jeune Camerounais a reçu le Prix Kourouma à Genève pour «Ceux qui sortent dans la nuit»



## Pépite

Sur les traces  
du maître de nô

Armen Godel nous entraîne au Japon à la recherche de l'enseignement du grand Zeami. De temple en temple



## Roman

Helon Habila et le  
Nigeria des histoires

L'auteur de «Du pétrole sur l'eau» met son art de conteur au service de la tragédie du delta du Niger. Interview



## Entretien

# Un bon petit diable

Catherine Millet remonte à ses lectures d'enfance

## CARACTÈRES

### Regard sur le monde

Par Emmanuel Gehrig

Dans sa leçon d'adieu qui a eu lieu fin 2013, le professeur à l'Université de Lausanne Mondher Kilani revenait aux fondamentaux de l'anthropologie. Science du regard par excellence, sur les autres et sur soi-même, cette discipline a tellement changé avec le temps qu'il lui faut sans cesse redéfinir son rôle et le sens de sa mission. Mondher Kilani excelle dans cette interrogation et en a tiré un récent essai, *Pour un universalisme critique* (lire en page 35).

En effet, elle a bien changé, l'anthropologie, depuis le lointain XIXe siècle, où le principal objet d'observation, le sauvage/barbare/homme à plumes, était considéré comme un vestige préhistorique, et dont les mœurs renseignaient l'homme blanc sur sa propre histoire. Cette perception dite «évolutionniste» a bien sûr été revue, dès le début du XXe siècle même, et l'anthropologue a pris conscience du fait que son regard sur l'altérité était marqué par ses propres conceptions et préjugés. Aujourd'hui, l'anthropologie a revu ses prétentions: «Son rôle n'est pas de décrire le monde mais de suggérer des connexions possibles entre les phénomènes observés», dit Mondher Kilani. Les chantiers de l'ethnologue ont complètement changé aussi: les supermarchés, les festivals celtiques ou les championnats d'échecs sont autant de lieux d'observation, de «mondes parmi les mondes».

Cependant, on ne croise pas tous les jours un tel regard subtil et imperméable au jugement... Combien de fois entend-on dire de tel peuple qu'il est «arriéré», «qu'il en est à son Moyen Âge», ou à l'inverse qu'une tribu amazonienne vit «libre et heureuse»? Par chance, les accusations de cannibalisme, très en vogue dans les siècles passés, n'ont plus cours, elles nous font même bondir sous la plume par exemple de Jules Verne dans *Cinq Semaines en ballon*, quand le héros Samuel Ferguson déclare à ses amis, du haut de sa nacelle traversant l'Afrique: «Ce qui est malheureusement avéré, c'est la férocité de ces peuples, très avides de la chair humaine qu'ils recherchent avec passion» (Edition La Bibliothèque du collectionneur, 2013, p. 153).

Le monde change, il devient par essence moins unilatéral, plus ouvert à la diversité – à mesure, peut-être, que cette diversité est menacée par la mondialisation. Toutefois, «l'Autre» continue à nourrir nos fantasmes, nos idéaux, nos terreurs. Trouver une «voix universelle» – je suis homme et te reconnais comme homme, qui que tu sois et d'où que tu viennes – reste un puissant défi de notre temps.



## Chronique

La fin du monde,  
c'est après-demain

On saisit aujourd'hui la force de prédiction du «Dernier Homme» de Cousin de Grainville, homme du XVIIIe



## Essai

# Dire les mondes

Mondher Kilani, militant  
de la diversité infinie du réel

&gt; Pépite

**Zeami, traces!**, Armen Godel, MétisPresses, 170 p.

C'est un voyage au Japon, dans le Yamato, sur les traces d'un fantôme éminent qui, comme dans le théâtre nô, revient

le temps du livre sur la scène du monde. Armen Godel, qui approfondit et transmet depuis des années la tradition japonaise du théâtre nô, est parti sur les traces d'un très grand maître, Zeami (1363-1443), cherchant une tombe peut-être, mais aussi et surtout un enseignement, un esprit zen et poétique des lieux. Trois temples se succèdent dans le récit: le Fugan ji, le temple du Roc-bien-faisant; le Shûon an, l'ermitage de la Récompense-des-bienfaits; le Shinju an, l'ermitage de la Perle-authentique. Ce parcours s'accompagne de «36 vues du Yamato», série de dessins remarquables d'Isabelle Excoffier, tandis qu'Ono Nobuko a traduit le texte, qu'on peut donc lire également en japonais. **Eléonore Sulser**

Les encres d'Isabelle Excoffier sont exposées à la Galerie Séries rares à Carouge jusqu'au 24 mai. [www.series-rares.ch](http://www.series-rares.ch)

&gt; Anniversaire

**Romain Gary et ses doubles sont centenaires**

Romain Kacew est né le 8 mai 1914 à Vilnius. Il est l'auteur, à 19 ans, d'un roman, *Le Vin des morts*, une «danse macabre» influencée par Céline, Poe ou Jarry, nous dit son éditeur Gallimard, qui publie à l'occasion du centenaire de l'auteur ce texte inédit. Une curiosité à paraître le 20 mai, dont Philippe Brenot nous apprend en introduction qu'elle a nourri l'œuvre à venir. Moins celle de Romain Gary, que celle d'Emile Ajar, puisque ces deux écrivains ne font qu'un avec Romain Kacew. C'est donc sous le nom de Romain Gary que Kacew connaîtra le succès, notamment avec *Les Racines du ciel* (Prix Goncourt 1956). Puis Kacew remportera une seconde fois le Prix Goncourt avec *La Vie devant soi*, sous le nom, cette fois, d'Emile Ajar. Autre parution anniversaire, chez Gallimard, celle d'un entretien inédit de Radio-Canada intitulé *Le Sens de ma vie*, préfacé par Roger Grenier, tandis que Joann Sfar propose une version illustrée de *La Promesse de l'aube* chez Futuropolis, qui reparait également en poche et en livre audio. **E.S.**

> **Marque-page** Sortie, en public et en musique, du **2e chapitre de Salento 2014. Destination cancer**, de Giovanni Sammali, aux Editions G d'Encre, le 10 mai, dès 10h30, librairie Payot, La Chaux-de-Fonds. Sur le modèle des feuillets du XIXe, le 1er chapitre est paru au Salon du livre. > **Michel Collot, expert en poésie**, mène le public chez André du Bouchet, Philippe Jaccottet et Pierre Chappuis en quête de paysages et de peinture. Le 15 mai, 20h15, Club 44, La Chaux-de-Fonds ([www.club-44.ch](http://www.club-44.ch)). > Lectures à la Fondation Baur. Une lectrice prêtera sa voix aux objets du musée, racontant **calligraphes, samourais, amours de Chine et du Japon**. Le 17 mai, à 18h, 19h, 20h et 21h ([www.fondation-baur.ch](http://www.fondation-baur.ch)).

PUBLICITÉ

Stiftung Kreatives Alter  
Créativité au Troisième Âge  
Terza Età Creativa

**13<sup>ième</sup> concours  
pour les personnes de  
plus de 70 ans résidant en  
Suisse ou à l'étranger**

Depuis 1990, la fondation **Créativité au Troisième Âge** lance tous les deux ans un concours. Le travail créatif au troisième âge peut s'exprimer de différentes manières.

**Vous avez plus de 70 ans, vous consacrez du temps à l'écriture, à la recherche, à la musique ou à la composition musicale? Alors, nous serions très heureux que vous participiez à notre concours!**

N'hésitez pas à demander les documents pour participer à notre concours.

Case postale 2999 / 8022 Zurich  
[www.creativite-au-troisieme-age.ch](http://www.creativite-au-troisieme-age.ch) / [kreatalter@vontobel.ch](mailto:kreatalter@vontobel.ch)

LT-18

FRANÇOIS WAJREZO



## Mondher Kilani, militant de la diversité infinie du monde

Dans un essai brillant, le professeur fraîchement retraité de l'Université de Lausanne réfléchit à l'élaboration d'une «voix universelle» propice à notre monde pluriel, avec l'aide d'une discipline de sciences humaines en plein renouvellement, l'anthropologie

Par Isabelle Rüf



### ANTHROPOLOGIE

Mondher Kilani  
**Pour un universalisme critique. Essai d'anthropologie du contemporain**

La Découverte, 350 p.  
★★★★

L'anthropologie doit nous permettre de «nous voir parmi les autres comme un exemple local des formes que la vie humaine a prises ici et là, un cas parmi les cas, un monde parmi les mondes». Mondher Kilani cite cette phrase de Clifford Geertz qui condense le propos de son essai *Pour un universalisme critique*. L'anthropologie, Mondher Kilani l'a enseignée à l'Université de Lausanne; il l'a exercée et l'exerce encore dans des recherches de terrain et l'a théorisée dans de nombreux ouvrages. Cette discipline, qui demande «une posture de dépaysement, de décentrement», sa biographie l'y a préparé: il est né en Tunisie, a grandi dans la culture arabe, dans un milieu «ouvert voire progressiste»: Sidi Haj Amor, le saint fondateur de son lignage, ne voulait ni coupole ni minaret dans sa mosquée. L'école a inculqué au jeune Mondher les valeurs républicaines, laïques et l'idéal révolutionnaire auxquels il a pu se confronter en Mai 68 à Paris.

Il a ensuite choisi de vivre en Suisse dont il a, dit-il, «rapidement partagé les principes de démocratie directe et de fédéralisme». Un séjour à Berkeley en 1989 lui a permis de confronter l'universalisme français à la version américaine, multiculturelle, au moment «où l'ennemi communiste allait rapidement céder la place à l'ennemi islamiste».

Des terrains de recherche très divers – Papouasie-Nouvelle Guinée, Alpes valaisannes, oasis de Gafsa, en Tunisie, Niger, Malaisie – et des travaux sur les politiques d'intégration des étrangers ou sur les crises alimentaires des dernières décennies l'ont amené à réfléchir sur la place de l'anthropologie, sur ses propres biais culturels, son ethnocentrisme.

«Dans ses moments d'égarement, [l'anthropologie] a soit exalté l'exotisme à la recherche du paradis perdu, soit condamné l'autre à la figure de la sauvagerie et de la barbarie.» Dans un monde connecté comme jamais, où les «sauvages» sont conscients des réalités économiques et politiques qui les entourent, on ne peut plus considérer les cultures «autres» comme des résidus du passé.

«Plus qu'hier, peut-être, nous vivons dans un monde pluriel où il faut élaborer une «voix universelle» qui donne sa place à ma voix tout en reconnaissant celle des autres, bref qui produit du commun»: il ne s'agit pas de céder à un idéalisme naïf mais de voir comment les forces qui s'opposent pour la suprématie pourraient se coaliser «pour se reconnaître en tant que sujets dotés des mêmes droits et obligations». *Pour un universalisme critique* propose une anthropologie «nécessairement engagée», critique de ses propres méthodes et présupposés, consciente de l'universalisme, en général occidental, au filtre duquel elle perçoit les autres cultures.

Dans une première partie, Mondher Kilani interroge les rapports entre religion et société civile. Il le fait d'abord à partir des affaires du «voile islamique» qui agitent l'Europe, et particulièrement la France «républicaine et laïque», depuis 1989. Le port du foulard peut revêtir des significations très différentes. Sa condamnation se fait tantôt au nom des valeurs chrétiennes qu'il mettrait en danger, tantôt au nom d'un idéal laïque. Dans tous les cas, il révèle un malaise et soulève la question de l'intégration: doit-elle toujours signifier assimilation? Comment négocier la place des religions dans nos sociétés où elles restent un élément d'identification? Cette question d'iden-

▼  
**Jacques Bouveresse**  
Cité dans «Pour un universalisme critique», p. 6  
**«L'anthropologie doit être capable de percevoir le réel sur un fond de possibilités beaucoup plus large que celui de la conception usuelle»**

tité, justement, pose aussi question à l'anthropologue et à l'historien: comment se constituent les récits identitaires que les groupes se font à tous les niveaux de la société, quels sont les éléments retenus ou oubliés, à quel filtre sont-ils interprétés par les chercheurs eux-mêmes? Les documents, les objets, les traces peuvent revêtir des significations très différentes selon le point de vue adopté: le travail de l'anthropologue consiste à décentrer le regard. «Les faits sont faits», ils n'ont pas une signification donnée, unique, qu'il s'agirait d'atteindre et de figer.

Le troisième chapitre part du rapport qu'entretient la société avec l'animal pour s'élargir à la notion de sacrifice dans le monde contemporain. La fin du XXe siècle et le début du XXIe siècle ont

été ébranlés par des crises: vache folle, grippe aviaire, dioxine, sang contaminé, accidents nucléaires – Tchernobyl et Fukushima. Ces accidents «soulignent les limites de notre rationalité techno-économique et notre panique face à la catastrophe que la raison sacrificielle traditionnelle parvient, quant à elle, à intégrer dans son imaginaire et dans sa pratique [...]». Mondher Kilani risque un parallèle très intéressant entre la logique productiviste de notre société qui fonctionne «sur l'incorporation destructrice de l'autre et le principe de son vomissement» et le cannibalisme rituel de certaines sociétés qui «relève d'une relation de réciprocité», comme chez les Tupi décrits par Jean de Léry qui entretenaient d'excellents rapports avec leurs prisonniers avant de les manger, dans

l'idée d'une incorporation bénéfique de l'autre. Le «tout-économique» et l'universalisme (américain surtout) se traduisent par la création de «banlieues de l'humanité», marginalisées et exploitées, sacrifiées, «cannibalisées». Cette logique de «stigmatisation et d'exclusion de catégories entières de la population» amène à réfléchir sur les massacres de masse récents: ex-Yougoslavie, Rwanda. Cette «raison génocidaire» mène aussi à la guerre totale – destruction absolue de l'autre – par opposition à la guerre «traditionnelle» qui visait des bénéfices à petite dose et au rétablissement de relations neutres ou amicales. Cette violence absolue, comment l'expliquer, la montrer sans voyeurisme, la mettre en récits, l'oublier pour continuer à vivre ensemble?

*Pour un universalisme critique* aborde les catégories de race, de genre, de gênes. Il propose d'en finir avec le «choc des civilisations» érigé en principe depuis le 11 septembre 2001, et de voir l'Occident et l'Islam comme des figures gémellaires plutôt qu'antagoniques. Surtout, s'il pense que sa discipline peut donner des instruments pour comprendre le monde contemporain dans sa complexité, il relève que l'anthropologie s'exerce depuis un cadre hégémonique. «C'est toujours à partir de mon point de vue que j'énonce l'universel»: il serait naïf de le nier, mais il faut intégrer ce fait dans le cadre de la recherche.

Et si ce travail de décentrement est vrai pour l'anthropologue, il l'est aussi pour tout individu qui considère «l'autre», dans ses différences et ses similitudes. L'essai de Mondher Kilani n'est pas d'une lecture facile, mais les nombreux exemples ancrent la réflexion dans le monde contemporain et offrent des pistes pour sa compréhension.

### Bio/biblio

#### Mondher Kilani

Mondher Kilani est né en Tunisie et y a grandi jusqu'à l'âge de 19 ans, avant de séjourner en France puis de s'établir en Suisse. Il a été professeur à la Faculté des sciences sociales et politiques de l'Université de Lausanne jusqu'en 2013. Il est notamment l'auteur d'une fameuse *Introduction à l'anthropologie* (Lausanne, Payot, 368 p.) pour les étudiants. Voici ses principaux autres titres:

**Anthropologie. Du local au global**, Armand Colin, 2009

**Guerre et Sacrifice. La violence extrême**, P.U.F., 2006

**L'Universalisme américain et les Banlieues de l'humanité**, Lausanne, Payot, 2002

**L'Invention de l'Autre. Essais sur le discours anthropologique**, Lausanne, Payot, 2000

**La Construction de la mémoire**, Labor & Fides, 1992

**Les Cultes du cargo mélanésien. Mythe et rationalité en anthropologie**, Editions d'en bas, 1983  
Em. G.

>> Consultez les critiques littéraires sur Internet

[www.letemps.ch/livres](http://www.letemps.ch/livres)

PUBLICITÉ



Le goût de  
**Diderot**  
GREUZE  
CHARDIN  
FALCONET  
DAVID...

**Derniers jours**

7 février – 1<sup>er</sup> juin 2014  
MARDI À DIMANCHE DE 10H À 18H  
JEUDI JUSQU'À 21H  
2, ROUTE DU SIGNAL LAUSANNE  
T 021 320 50 01  
WWW.FONDATION-HERMITAGE.CH

CREDIT SUISSE

**Fondation de l'Hermitage**  
Donation Famille Bugnion

FONDATION PIERRE GIANADDA MARTIGNY  
1978 36 ANS 2014

**LA BEAUTÉ DU CORPS  
DANS L'ANTIQUITÉ GRECQUE**  
en collaboration avec le British Museum de Londres

jusqu'au 9 juin 2014, tous les jours de 10 h à 18 h  
Visite commentée mercredi 14 mai 2014 à 20 h (sans supplément)

PLUS QUE 4 SEMAINES

Offre RailAway Train + La Beauté du corps dans l'Antiquité grecque  
Réductions 10% - Renseignements gares CFF



UBS ZURICH

Rens., réserv. : tél. 027 722 39 78 - fax 027 722 52 85 - http://www.gianadda.ch - info@gianadda.ch

**CULY  
CLAS-  
SIQUE**

VIENNE 11<sup>E</sup> ÉDITION  
Boris Berezovsky  
Khatia Buniatishvili  
Nicholas Angelich  
Mario Brunello  
Keller Quartet  
Cédric Pescia  
Belcea Quartet

**20-29  
JUN  
2014**

PIGUET GALLAND  
BANQUIERS DEPUIS 1856  
partenaire principal du Festival

# Les sorciers sortent à la nuit tombée. Parfois, ils tuent

Mutt-Lon a reçu le Prix Ahmadou-Kourouma à Genève pour «Ceux qui sortent dans la nuit», son premier roman. Rencontre avec un homme à la croisée des temps

Par Isabelle Rüf



ROMAN

Mutt-Lon

**Ceux qui sortent dans la nuit**

Grasset, 284 p.

★★★★

C'est un premier roman envoyé par la poste qui a reçu le 11<sup>e</sup> Prix Ahmadou-Kourouma au Salon du livre de Genève vendredi dernier, prix créé en hommage au grand écrivain ivoirien. Pour Mutt-Lon, l'auteur de *Ceux qui sortent dans la nuit* (paru en 2013), à peine débarqué du Cameroun, les premières fois s'enchaînent: premier éloge, premières interviews, premières signatures, premières discussions de podium, toutes performances dont il se sort avec verve et humour.

Né en 1973, ancien professeur de mathématiques, monteur à la télévision, il a accumulé les écrits et essuyé les refus, jusqu'à ce que Martine Boutang, chargée de débiter les manuscrits prometteurs chez Grasset, repère ce récit singulier. *Ceux qui sortent dans la nuit* aborde le thème de la sorcellerie. Les *ewusu* sont des humains d'apparence normale qui, après avoir subi une initiation compliquée, peuvent abandonner leur enveloppe charnelle pendant les heures nocturnes. Invisibles pour les autres, ils agissent impunément, souvent violemment, seuls ou en groupe, n'hésitant pas à tuer pour infléchir la vie de la communauté selon leurs vœux.

Le héros, qui vit en 2011, est devenu un *ewusu* pour venger sa petite sœur. Mais il trouve plus fort que lui. Otage d'un groupe de sages, une sorte d'académie de sorciers, il est envoyé dans son village,

mais en 1705, avant toute intrusion occidentale, pour retrouver le secret de la dématérialisation des objets. Drôle, alerte, *Ceux qui sortent dans la nuit* est aussi un conte philosophique et moral.

**Samedi Culturel: Votre livre est dédié à votre mère, «fière paysanne de l'Afrique équatoriale, qui la première m'avait mis un roman dans les mains». Lequel?**

**Mutt-Lon:** Ma mère, qui a très peu fréquenté l'école, était une lectrice passionnée. Elle adorait Guy des Cars et commandait tous ses livres en France! Quand j'avais 6 ans, je l'ai surprise en train de pleurer et je me suis juré de découvrir qui était l'écrivain qui lui faisait cet effet. Un été, en vacances au village, je devais avoir 13 ans, j'avais épuisé mon stock de BD et je m'ennuyais. Alors elle m'a donné un de ses livres. Le premier sans images! Et j'ai été accroché: j'ai vidé toute la cantine pleine de Guy des Cars. Par la suite, j'ai écumé la bibliothèque du Centre culturel français. Plus tard, au lycée, on a lu *Candide* de Voltaire. C'est devenu mon livre de chevet. Celui qui m'a fait comprendre que la littérature n'était pas que divertissement, mais que l'imagination pouvait aussi véhiculer des idées philosophiques.

**Comment êtes-vous passé à l'écriture?**

Le déclencheur a été *Les Destinées* d'Alfred de Vigny. J'ai aimé son stoïcisme. Il parle de l'écriture comme une bouteille à la mer: j'ai pensé que je pouvais lancer la mienne. Mais au pays, on ne peut éditer qu'à compte d'auteur, pour la famille et les amis. Cinq manuscrits envoyés en France ont été refusés. Celui-ci aussi, jusqu'à ce que Grasset le prenne très vite, presque tel quel.

**Le thème de la sorcellerie est très prégnant dans la littérature contemporaine en Afrique de l'Ouest. Pourquoi?**

Parce qu'il l'est aussi dans la société: au Cameroun, il y a un programme à la radio d'Etat où les gens exposent leurs problèmes

▼  
**Mutt-Lon**

«Ceux qui sortent dans la nuit»

«Les huit premières décoctions, à consommer dans un ordre très précis, sont celles qui confèrent la possibilité de sortir de son corps...»

de mauvais sort et reçoivent des conseils. Il y a des meurtres, des procès qui lui sont liés. Moi qui suis pourtant cartésien, je suis obligé de reconnaître que des forces occultes agissent. Mais elles sont toujours utilisées pour nuire. En Occident aussi, il y a des scientifiques qui ont des intuitions de génie, au premier abord irrationnelles. Prenez le téléphone portable: comment imaginer que deux petites boîtes de plastique communiquent à distance? Ils ont su transformer leurs visions en équations et en réalités. Pourquoi nos sorciers ne feraient-ils pas une démarche de ce type, au lieu de détruire? J'ai imaginé une sorte d'Académie de sages!

**Votre livre est aussi une critique des élites africaines.**

Nous ne produisons rien. Nous consommons par contre avec frénésie – les derniers téléphones, les voitures coûteuses – aux conditions dictées par l'Occident. Quand dans un village, on peut compter six églises d'appartenances différentes et une école, il y a un problème, non?

**Vous faites une image idyllique du village en 1705. Comment vous êtes-vous informé?**

Je n'ai pas eu à me documenter. Je retourne toujours au village, et la vie n'a pas changé, même si je peux atteindre ma mère ou ma grand-mère aux champs, sur leur portable. Mon nom de plume, Mutt-Lon, signifie «l'homme du terroir» et j'y tiens. Un des personnages veut rester dans le passé précolonial quitte à perdre la vie très vite. L'autre retourne dans la modernité. Je n'idéalise pas: en 1705 comme aujourd'hui, les élites ne songent qu'à se remplir la panse. Seules les méthodes ont changé.

**Comment votre livre a-t-il été reçu au Cameroun? Vos critiques ont-elles été bien prises?**

Il n'a pas été reçu du tout. Je suis un inconnu. Tout comme Léonora Miano (Prix Femina 2013, ndlr) ou Calixthe Beyala. Mon roman coûte à peu près la moitié du smic. Quant aux critiques, elles ne visent nommément personne, donc ça va. Et puis c'est un roman, pas un essai.

## Toute l'empathie de Margaret Drabble



ROMAN

Margaret Drabble

**Un Bébé d'or pur**

Trad. de l'anglais par Christine Laferrière  
Christian Bourgois, 398 p.

★★★★

Bien que moins célèbre que sa sœur Antonia Byatt, Margaret Drabble – née en 1939 à Sheffield – mérite plus qu'un accessit au tableau d'honneur des lettres britanniques. Son domaine de prédilection? La bonne société d'outre-Manche, sur laquelle elle ne cesse

de se pencher en donnant la parole à des femmes souvent démunies, des petites sœurs d'Emma Bovary qui rêvent d'existences meilleures mais qui sont contraintes de jouer des rôles subalternes, sous la trop lourde chape des convenances puritaines.

*Un Bébé d'or pur*, le nouveau roman de Margaret Drabble, emprunte son titre à un vers de Sylvia Plath pour mettre en scène une femme aux prises avec une maternité problématique, dans l'Angleterre des années 1960-1970. Originelle d'une ville industrielle des Midlands, installée dans les quartiers multiethniques du nord de Londres, Jess Speight est anthropologue et s'intéresse en particulier aux relations entre «la sorcellerie et le handicap en Afrique». C'est sur ce continent qu'elle vient de débarquer afin de s'occuper d'enfants atteints de maladies génétiques, sans savoir qu'elle devra affronter les mêmes épreuves

dans sa propre vie. Car lorsqu'elle rentre à Londres et qu'elle tombe enceinte – d'un homme marié –, elle donne naissance à «un bébé d'or pur», Anna, qui semble d'abord radieuse et presque angélique. Mais, au fil des années, Jess constatera que sa fille est atteinte d'un retard mental de plus en plus manifeste, qui l'empêchera d'acquiescer à lire et à écrire: «Anna ne faisait pas de progrès du tout. Elle stagnait. Il n'existait aucune histoire dans sa vie, aucune intrigue. La notion de progrès ne s'appliquait pas à elle», écrit Margaret Drabble, qui raconte comment, malgré une vie sentimentale chaotique, son héroïne va faire face sans lâcher prise, se battre, et porter courageusement ce fardeau en «consacrant la majeure partie de son existence à un amour incondicional et exclusif, fidèle à sa vocation maternelle».

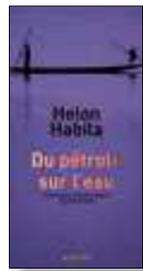
Au-delà de cette histoire, l'auteure de *La Phalène* observe

une Angleterre où les femmes de la trempe de Jess découvrent leur indépendance et l'assument, même lorsqu'elles sont confrontées aux pires difficultés. Mais on peut aussi lire ce roman comme une sorte de parabole sur la différence et sur le handicap qui, paradoxalement, peut comporter une part d'innocence, au sens biblique du terme. «Je m'intéresse beaucoup à l'idée qu'une personne soit incapable de faire le mal, car pour la plupart nous sommes assaillis de pensées malveillantes. Anna, le bébé d'or pur de mon roman, est innocente, détachée de tout héritage. Instinctivement, elle cherche à faire le bien, à contenter les autres», a expliqué Margaret Drabble. Avec ce roman débordant d'empathie, elle prouve de nouveau qu'elle est une fine psychologue, capable de se glisser à la fois dans le cœur d'une mère et dans l'intimité d'une société en pleine mutation. **André Clavel**

# Helon Habila: «Au Nigeria, nous vivons avec les histoires»

Dire et écrire, telle est la vie de l'auteur de «Du pétrole sur l'eau», roman haletant qui dépeint les désastres dans le delta du Niger. Il se raconte à son tour

Par **Eléonore Sulser**



**ROMAN**  
Helon Habila  
**Du pétrole sur l'eau**

Trad. de l'anglais (Nigeria)  
par Elise Argaud  
Actes Sud, 289 p.  
★★★★

Le Nigeria fait de nouveau les gros titres de l'actualité ces jours. Au nord de ce grand pays d'Afrique de l'Ouest, Boko Haram, un groupe armé, terrifie les villageois et enlève des jeunes filles par lycées entiers. Dans les Etats pétroliers du sud, ce sont trois Néerlandais qui ont été kidnappés en ce début de mois de mai, alors qu'ils se rendaient dans un hôpital construit par le géant pétrolier américain Chevron. La nouvelle est moins partagée, car la région du delta du Niger, longtemps à feu et à sang, est un peu plus calme depuis qu'en 2009, les groupes rebelles ont accepté de négocier une amnistie accompagnée de solides dédommagements financiers. Mais la situation reste dangereuse.

*Du pétrole sur l'eau*, troisième roman de Helon Habila qui vient de paraître chez Actes Sud, témoigne des exactions et affrontements sanglants qui ont eu lieu avant 2009. Grandes compagnies pétrolières exploitant brutalement l'or noir, villageois dépossédés de leurs terres devenus des rebelles armés, soldats du gouvernement en roue libre, populations aux abois, le cocktail que dépeint Helon Habila – qui a enquêté dans le delta du Niger – est explosif. Son roman est une plongée en enfer.

«Le livre n'a rien d'exagéré, ce serait plutôt le contraire, dit pour-

tant Helon Habila, invité du Salon africain à Genève. Il y a énormément d'argent, des milliards dans cette affaire de pétrole et de multinationales. Des gens enlèvent et tuent. Un enfant de 3 ans a été kidnappé! Ceux qui ont combattu les grandes compagnies pétrolières l'ont fait pour la liberté, au nom de l'écologie, mais ce sont aussi des criminels. Les soldats envoyés là-bas ont tué beaucoup d'innocents. Le bien et le mal se sont inextricablement mêlés.»

## A la lueur des torchères

La mangrove, le tissu d'îles et de canaux, ces marais qui s'étendent autour de Port Harcourt sont peu à peu mangés, contaminés par le pétrole et son exploitation. Dans ces terres boueuses, souvent dévastées, Helon Habila lâche un jeune homme, Rufus. Il est reporter. Bienveillant, courageux, inexpérimenté mais malin, Rufus va partir avec Zaq, un vieux de la vieille, journaliste cuit et recuit au whisky, à la recherche d'une otage blanche, épouse d'un employé d'une firme pétrolière

occidentale, enlevée par des rebelles. Armé de son appareil photo, de son stylo, de son carnet, il s'enfonce au cœur des ténèbres du delta. Il y aura de temps à autre quelques lueurs dans ce roman noir, habilement construit: une île sanctuarisée où se pratique un culte étrange, et qui semble épargnée par la violence ambiante; de braves gens qui refusent de jouer le jeu de la guerre comme celui du pétrole et de l'argent; une brève histoire d'amour, aussi. Mais le passé et le réel, comme le pétrole, remontent sans cesse à la surface, et c'est à la lueur des torchères qui brûlent jour et nuit et empoisonnent l'air, l'eau et les gens, que se déroule l'essentiel du récit.

## La force des contes

Rien d'autobiographique dans ce roman. Helon Habila a grandi à Gombe, très loin de la mer et du pétrole. Son enfance n'a pas été secouée par les violences politiques ou économiques. Mais comme Rufus – «mon œil, mon témoin dans le roman» –, Helon

Habila a été journaliste, alors qu'il écrivait la nuit des textes qui deviendront *En attendant un ange* (Actes Sud, 2004), son premier roman, et feront de lui un écrivain. Il publiera d'abord à compte d'auteur, faute d'éditeurs dans le Nigeria d'après la dictature militaire. Et remportera un concours d'écriture: il partira pour l'Angleterre pour, plus tard, s'installer aux Etats-Unis, où il enseigne la littérature. Après Genève, il s'en va à Zurich, Bâle et Berlin: *Du pétrole sur l'eau* fait en tabac en allemand, dit-il.

Si Helon Habila n'a pas mis sa propre histoire dans le roman, il y a mis son art de conteur: «Enfant, j'ai entendu beaucoup d'histoires. Les femmes, surtout, racontent aux enfants des contes, des fables. Il n'y avait pas de télévision. Le soir nous écoutions des histoires. Et j'ai eu la chance de connaître une femme extraordinaire qui nous racontait des histoires tous les soirs. Elle savait chanter, imiter les voix des animaux. Elle a été un maître pour moi. Le lendemain, à l'école, une heure de cours était consacrée à dire des histoires en langue locale, le haoussa. J'y racontais ce que j'avais entendu la veille et je suis devenu le champion de l'école.» «Les histoires, ajoute Helon Habila, m'ont aidé à devenir quelqu'un aux yeux des autres. Elles m'ont permis d'interpréter le monde, de lui donner du sens. Elles m'ont donné une voix, des mots, un savoir-faire. Ce n'est pas par hasard si je suis devenu écrivain.»

Ajoutez une pratique passionnée de la lecture – les livres traînaient partout dans sa maison, grâce à des frères aînés qui liaient beaucoup – et on comprend que notre auteur croie à la force des histoires: «Un livre comme *Du pétrole sur l'eau* essaie de tendre un miroir aux Nigériens – il est paru dans chez un éditeur local – et aux Occidentaux. Les nouvelles, elles, tombent tous les jours, mais quand on lit un roman, on y réfléchit vraiment. Peut-être même qu'il sème quelques graines pour le futur...», espère Helon Habila. Qui peut connaître le destin d'un livre?»

## Helon Habila

«Du pétrole sur l'eau», p. 128

«Je ne suis pas malade,  
je suis juste pauvre.  
Vous avez des  
médicaments pour ça?  
Nous voulons cette  
flamme qui brûle  
nuit et jour»

## Quand Max Frisch racontait Guillaume Tell



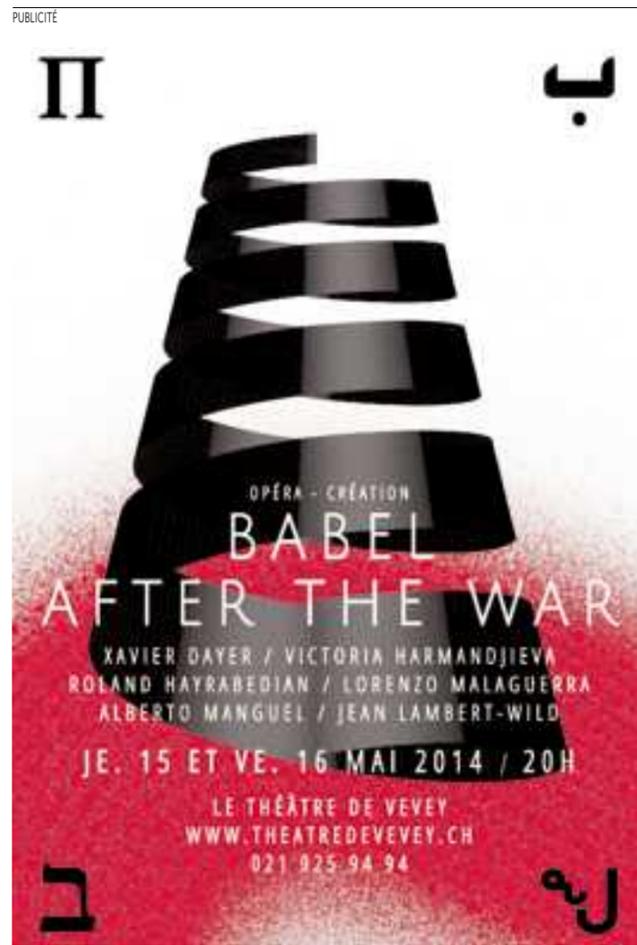
**RÉCIT**  
Max Frisch  
**Guillaume Tell pour les écoles**  
Trad. de l'allemand par Camille Luscher  
Héros-Limite, 110 p.  
★★★★

En 1971, quand Max Frisch s'attaque au mythe national par excellence et récrit l'histoire de Guillaume Tell, le climat politique est à la Guerre froide, le petit livre rouge de *Défense civile* vient d'être distribué à tous les ménages, avec des conseils pour parer aux dan-

gers idéologiques (venus de l'Est). Dans la préface, Bernard Comment rappelle ce climat de méfiance. On imagine l'impact de ce petit livre d'une rigueur imparable et d'une drôlerie subtile, d'autant plus qu'il se prétend «pour les écoles». Frisch reprend tous les éléments de la légende – le pacte de 1291, l'épisode de la pomme et de l'arbalète, le chapeau, symbole des Habsbourg, l'assassinat de leur représentant –, mais il change le point de vue et prend celui du malheureux envoyé du roi. Gessler (ou Grisler, ou Konrad von Tillendorf), ventripotent et sujet aux migraines que le foehn favorise, ne comprend rien à ces montagnards obtus qui refusent de le saluer et ne vivent que de pain et de fromage. Il ne rêve que de retourner à Vienne où son sort dépend des héritiers du roi Rodolphe, qui vient de décéder. «Évidemment, il ne soupçonnait pas qu'il était en Suisse primitive dans le berceau de notre liberté.»

D'un paragraphe à l'autre, Max Frisch convoque les travaux des historiens et les textes anciens, Schiller et Engels, il les juxtapose et les introduit dans le récit sans commentaire, les laissant se contredire entre eux. Ce qui donne au lecteur de tirer ses conclusions. Par ailleurs, Frisch ne cesse de tirer des parallèles entre le comportement de ces bergers mutiques et celui des Suisses du XXe siècle, toujours sans le moindre jugement de valeur, selon la technique ironique éprouvée dans les questionnaires du *Journal*. Il s'interroge sur les relations entre hôtellerie et xénophobie: «Saleté d'étranger!» [*fremden Fötzel*] est, en dépit du tourisme, une expression encore aujourd'hui très utilisée en Suisse centrale.» Quand Frisch cite James Schwarzenbach, fondateur de l'Action nationale, le 1er août 1970: «L'indépendance est inconciliable avec l'intégration, avec la

CEE, avec l'ONU», on mesure l'urgence qu'il y avait à rééditer (dans une nouvelle traduction très alerte) ce texte devenu introuvable. L'attitude des Suisses vis-à-vis de l'Allemagne pendant la Deuxième Guerre mondiale; le règlement des prisons; le fonctionnement de l'armée, appelée à tirer sur les travailleurs socialistes en 1918, «encore au service de la liberté héritée des Suisses primitifs»; l'initiative contre la surpopulation étrangère; le tir comme sport national. Frisch ne manque pas une occasion de montrer que rien ne change dans la mentalité suisse. A la fin, il rappelle que les terroristes palestiniens qui ont abattu un avion d'El-Al à Zurich en 1969 se sont réclamés de Guillaume Tell, et que l'action de ce dernier, assassinant le bailli, «correspond aux méthodes utilisées par El-Fatha»: on comprend que ce petit livre ait fait scandale. **Isabelle Rüf**



## Nuit des musées

Sa 17 mai 17h-23h  
Di 18 mai 10h-17h

**DOMPTEZ VOS PEURS, TEL UN SUPER-HÉROS!**

Peut-on être un héros dès lors que l'on ne ressent pas la peur? Ou le devient-on vraiment quand on agit malgré sa peur? Un jeu de piste dans les coins les plus sombres d'Uni Dufour et de l'exposition «Pas de Panique» vous permettra peut-être de répondre à ces questions.

Tout public  
Uni Dufour  
Rue du Général Dufour 24  
1204 Genève  
[www.panic-expo](http://www.panic-expo)



# Jeu de famille, jeu de massacre, Andrew Porter fait exploser un couple et ses enfants

Reprenant à son compte un thème clé de la littérature américaine, ce professeur de «creative writing» au Texas signe un premier roman surprenant de maturité, où il se pose en maître de l'instantané à la manière d'un Raymond Carver

Par André Clavel



## ROMAN

Andrew Porter

Entre les jours

Trad. de l'américain

par France Camus-Pichon

L'Olivier, 395 p.

★★★★

Familles, je vous aime. Familles, je vous déteste. Un refrain lancinant. Une rengaine collective. Une valse à deux temps à laquelle se prêtent la plupart des jeunes romanciers américains. Oui, la famille les obsède, bien plus que leurs aînés. Elle est leur terrain de chasse favori, parfois

leur cible, parfois leur ultime refuge. Et ils la dissèquent en se passant mutuellement le scalpel, une chirurgie intimiste où chacun dévoile secrets et souvenirs, dans le huis clos de sa généalogie. Peut-être est-ce le contre-coup de la débauche cynique des années Bret Easton Ellis. Ou la conséquence des événements du 11-Septembre: dans la panique généralisée, la famille redevient un abri, si fragile et si délabré soit-il, où l'on peut encore se calfeutrer en se cramponnant à son œdipe.

Et comme la question de l'identité et de la filiation est à l'ordre du jour, on ne s'étonne pas de voir tant de romanciers de la nouvelle vague s'y frotter, de Rick Moody à Jonathan Franzen, de Jeffrey Eugenides à Dave Eggers, de Jonathan Safran Foer à Stewart O'Nan et à Nicole Krauss en passant par Laura Kasischke. Tous réunis dans la même opération de renflouage, bien que les familles qu'ils mettent en scène soient souvent des

sources de souffrances et de conflits, des nids de névroses et de frustrations.

On reste sur les mêmes terres avec une nouvelle recrue des lettres américaines, Andrew Porter. Ce professeur de *creative writing* à la Trinity University de San Antonio - Texas - a signé en 2010 un recueil de nouvelles traduites à L'Olivier, *La Théorie de la lumière et de la matière*, et il s'est ensuite lancé dans un premier roman surprenant de maturité, *Entre les jours*, autopsie d'une famille en crise dont la brutale implosion est annoncée dès l'ouverture.

Nous sommes à Houston, dans la bonne bourgeoisie, en compagnie d'Elson et de Cadence Harding. Après trente ans de mariage, ils viennent de se séparer en tirant un trait rageur sur une vie commune qu'ils croyaient harmonieuse. Mais dorénavant, lorsqu'il leur arrive de se rencontrer, c'est la guerre. «Que s'était-il passé durant ces trois décennies pour qu'ils en soient au stade, désormais, où ils pouvaient à peine

rester plus d'une minute dans la même pièce sans se déchirer?» se demande Elson, en constatant soudain que leur couple n'avait surnagé que grâce aux routines domestiques, aux faux-semblants et aux concessions mutuelles. Jadis, ce brillant architecte a connu son heure de gloire mais, maintenant, les contrats alléchants lui échappent et sa liaison avec une femme beaucoup plus jeune que lui ne semble pas arranger les choses.

C'est un homme totalement désespéré, prêt à sombrer dans l'alcool, que met en scène Andrew Porter avant de broser un portrait tout aussi amer de son ex, Cadence. Une Bovary américaine qui cherche en vain à donner un nouveau sens à sa vie de divorcée. Qui consulte un psy auquel elle ne fait pas confiance. Qui suit désormais des cours du soir en regrettant d'avoir sacrifié ses études pour revêtir sa camisole de femme au foyer, dans l'ombre d'Elson. Et qui ne cesse de se réfugier dans la fragile tour d'ivoire des souvenirs, «ces années si précieuses où les enfants sont à la fois assez âgés pour qu'on leur parle comme à des adultes et assez jeunes pour qu'on ait un droit de regard sur leur existence».

C'est à ces enfants que le romancier va alors donner la parole, deux êtres en plein désarroi, eux aussi. A cause du fiasco parental et des démons de leur génération. Richard, 24 ans, fait le désespoir de son père parce qu'il est homo et qu'il a décidé de s'inscrire à un séminaire de poésie au lieu de suivre des études de gestion. Il travaille dans un bar de Houston, fait quelques passes pour arrondir ses fins de mois, gaspille ses soirées en s'étourdissant dans l'alcool et les vapeurs de cannabis. «Bien sûr, il ne pour-

rait pas vivre éternellement ainsi, mais pour un temps, oui, au moins pendant les quelques années à venir, et dans l'intervalle il pourrait profiter de cette confortable insouciance, de la liberté anesthésiante qui accompagne une vie d'excès», écrit Andrew Porter, qui raconte aussi la galère de la sœur cadette de Richard, Chloé.

Renvoyée de l'université de Boston à la suite d'une sale affaire - une bagarre qui a mal tourné -, elle risque la prison et finira par disparaître sans donner la moindre explication à ses parents. Lesquels seront contraints de se revoir, afin de retrouver sa trace, nouvelle occasion de s'affronter «en mesurant l'étendue des dégâts» au sein d'une famille qui faisait rêver les voisins, qui se

croyait préservée du naufrage mais qui s'est effondrée comme les tours du 11-Septembre.

Maître de l'instantané, à la manière de Raymond Carver, Andrew Porter accumule petites scènes et digressions cinglantes pour décrire ces quatre personnages aux abois - et, à travers eux, toutes les fêlures de l'Amérique -, des personnages qui aimeraient pouvoir remonter le temps afin de recoller les morceaux et d'orchestrer différemment leurs destins.

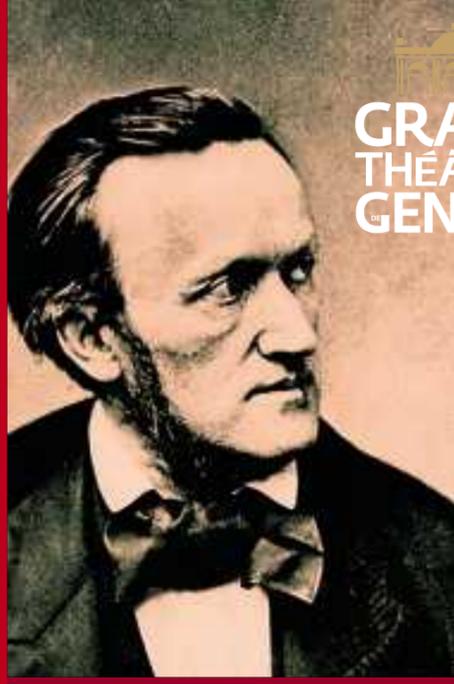
Mais il est trop tard. Le fragile équilibre est à jamais détruit et chacun s'est emmuré dans sa propre prison, dans ses propres problèmes, sous une chape de plomb qui entraîne le roman vers l'abîme. Un jeu de massacre, mené crescendo.

## Andrew Porter

«Entre les jours», p. 14

«Plus tard, tandis qu'il attend sa voiture devant l'entrée de l'hôtel, Elson allume une cigarette et observe le ciel qui s'assombrit encore, le balancement hypnotique des palmiers sous l'effet du vent»

PUBLICITÉ



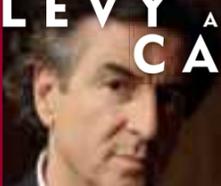
GRAND THÉÂTRE GENEVE



MARC BONNANT

LE PROCÈS DE WAGNER AU GRAND THÉÂTRE

NOUVELLE PRODUCTION



BERNARD-HENRI LÉVY

LE CAS WAGNER

LA TRILOGIE DU PROCÈS



ALAIN CARRÉ

12.05.2014

SAISON 1314

WWW.GENEVEOPERA.CH  
+41(0)22 322 5050

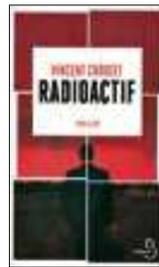
LE TEMPS

MÉDIA SUISSE DE RÉFÉRENCE

Partenaire média

## > Polar · Le roman nucléaire d'une affaire d'Etat

Convoitise, arnaque et corruption autour de l'uranium africain



Vincent Crouzet

Radioactif

Belfond, 496 p.

★★★★

Ambitions stratégiques ou folie des grandeurs? En 2007, Murana, le géant de l'atome français, détenu à 85% par l'Etat, se rêve en numéro un mondial du marché du nucléaire «from A to Z». Pour asseoir son empire, il lui faut sécuriser son approvisionnement en *yellow cake*, le nerf de la guerre. Sur le papier, Urafrik a tout de la proie idéale: la junior minière canadienne détient des gisements d'uranium prometteurs en Centrafrique, en Namibie et en Afrique du Sud. Elle s'offre à un prix d'aubaine (470 millions de dollars). Murana finira par s'en porter

acqureur six mois plus tard, avec la bénédiction de l'Etat, pour la somme astronomique de 2,5 milliards de dollars. Décidée à la hâte pendant l'entre-deux-tours de la présidentielle française de 2007, la transaction traîne dans son sillage des relents pestilentiels de rétrocommissions et de corruption au sommet de plusieurs Etats.

*Radioactif*, le livre de Vincent Crouzet, déploie l'intrigue de cette rocambolesque acquisition de Paris à Londres en passant par Bangui, Tachkent, Cape Town ou l'archipel des Bermudes. Entre espionnes sculpturales, coups tordus de services secrets, politiciens véreux, négociateurs rapaces et hommes d'affaires à couteaux tirés, il ne manque à ce roman aucun des ingrédients d'un thriller endiablé. Pas même les requins-marteaux qui rodent dans les eaux translucides. Un polar? *Radioactif* compte assurément sa part de fiction. Mais pas besoin d'être grand clerc pour percer les pseudos. Murana = Areva. Urafrik = UraMin. Quant au Radjah, son principal protagoniste, celui dont les confessions sulfureuses permettent de reconstituer le puzzle, il existe dans la vraie vie. Son nom:

Saifee Durbar, l'affairiste indo-pakistanaise qui a joué le rôle d'intermédiaire clé dans le rachat, en 2007, de la start-up minière UraMin par Areva pour, précisément, 2,5 milliards de dollars. S'il laisse en conclusion de son livre le soin aux journalistes d'investigation et aux juges d'instruction de «déterminer scrupuleusement la vérité», l'auteur le confie: «Je n'ai pas tout inventé.»

Publié le 3 avril, *Radioactif* aura d'ailleurs vite été rattrapé par l'actualité. Le 10 avril, *Le Monde* révélait qu'une enquête préliminaire avait été ouverte sur cette transaction. Le parquet financier a été saisi par la Cour des comptes, qui doit publier courant mai un rapport que le quotidien annonce d'ores et déjà comme «saignant», truffé des irrégularités qui ont entaché cette opération au potentiel d'affaire d'Etat. Car les gisements d'UraMin se sont révélés tellement en deçà des attentes qu'ils ont fini par être massivement dépréciés dans les comptes d'Areva. Une perte sèche de près de 2 milliards d'euros que tout laissait présager, pour peu que l'on prenne le roman *Radioactif* au pied de la lettre.

Angélique Mounier-Kuhn

# Catherine Millet: «J'ai grandi dans une atmosphère de violence. Enfant, je trouvais dans les livres une raison de garder espoir»

L'auteure de «La Vie sexuelle de Catherine M.», témoignage hors du commun d'une sexualité sans entraves, publie «Une Enfance de rêve». Pour ce récit d'apprentissage, la fondatrice du magazine «Art press» est retournée sur les lieux de son enfance dans la banlieue parisienne. Et s'est penchée sur les photos jaunies d'une famille désunie

Par Lisbeth Koutchoumoff



**RÉCIT**  
Catherine Millet  
**Une Enfance de rêve**  
Flammarion, 284 p.

Parfois, on ne sent pas venir les basculements. Ce fut le cas pour Catherine Millet. Quand elle a publié *La Vie sexuelle de Catherine M.* en 2001, elle pensait que le livre n'intéresserait que le petit cercle d'amateurs de littérature expérimentale, craignait même que son style classique ne déçoive. Ce fut le séisme. Une femme de cinquante ans, référence internationale de l'art contemporain, critique d'art, fondatrice de la revue *Art press*, auteure de nombreux livres (sur Yves Klein, sur Dalí), commissaire d'expositions (Biennale de São Paulo, Biennale de Venise) racontait là, avec un détachement, une décontraction et un grand soin du détail, une sexualité sans limites ni barrières, par-delà la fatigue et le dégoût. Partouzes dans les salons ou les bouis-bouis; passes improvisées sur les chantiers, à l'arrière des camionnettes de la Ville de Paris, sur les parkings la nuit, dans les bois, les gares, les stades.

Et toujours, dans le livre, cette distance qui fait penser que Catherine Millet surplombe les scènes qu'elle décrit ou, plus encore, qu'elle sortirait de son corps pour témoigner. Ce tour de passe-passe, le fait d'être à la fois le sujet et l'objet du récit font du livre un récit d'expérience hors du commun. Avec des traductions dans quarante pays, *La Vie sexuelle de Catherine M.* a vite dépassé le million d'exemplaires vendus.

Treize années ont passé. Mais la déflagration que produisent

certain livres continue d'émettre, en fréquence continue. Catherine Millet a publié, depuis, *Jour de souffrance* et aujourd'hui *Une Enfance de rêve*, récit d'apprentissage par les livres. A la lecture de ce nouveau récit autobiographique, on découvre que *La Vie sexuelle de Catherine M.* n'était pas le fruit d'une vocation littéraire tardive mais plus tôt la matérialisation d'un rêve de petite fille. Catherine Millet a toujours voulu devenir écrivain. Elle n'imaginait simplement pas qu'elle ferait ses premiers pas littéraires de cette façon.

«Je n'imaginai rien d'ailleurs. L'idée d'écrire sur ma vie sexuelle était un projet vague. Je disais qu'un jour peut-être, si j'ai le temps...» Ce lundi 5 mai, Catherine Millet nous parle dans un petit bureau très haut de plafond chez Flammarion, son éditeur, à Paris. La place de l'Odéon, juste en dessous, cuit sous le soleil. Il fait une chaleur de juillet. «Sans une demande d'éditeur, *La Vie sexuelle de Catherine M.* n'aurait jamais vu le jour», estime l'écrivaine. Tout est parti d'un café pris avec son époux, l'écrivain Jacques Henric, et l'éditeur Denis Roche, fondateur de la collection Fiction et Cie au Seuil. Après avoir publié *Le Boucher*, premier roman érotique d'Alina Reyes, traduit dans 25 langues, Denis Roche cherche une femme qui voudrait écrire sur la sexualité. «Mon mari s'est exclamé: mais Catherine a ce projet! J'ai reçu le contrat dix jours plus tard. Je me suis retrouvée un peu prise de cours. Comment m'y prendre?»

En adoptant une focale très serrée, par le détail comme le ferait un critique d'art face à une œuvre. A la façon d'un Robbe-Grillet, Catherine Millet couchera des mots voyeurs pour atteindre un point aveugle, le sexe.

«Pendant les deux années d'écriture de *La Vie sexuelle*, j'étais consciente d'écrire un livre à part, une sorte d'ovni. Et j'étais sûre qu'ensuite, je reviendrais à mes écrits sur l'art.» Le raz-de-marée qui suit la parution l'embarque pour trois ans de voyage autour



Catherine Millet: «J'ai longtemps cru que je ne serais pas capable d'écrire autre chose que des livres d'art.»

du monde. A participer à des émissions de télévision et de radio improbables, à rencontrer des lecteurs, à répondre au courrier phénoménal, surtout d'hommes. «Je me suis dit que si je voulais être une fille honnête, je devais dire à ces lecteurs que j'avais été aussi jalouse. Cette vie très libre ne m'a pas épargné ce type d'émotions.»

*Jour de souffrance* raconte donc une crise de jalousie longue, infernale, déclenchée par la découverte que son mari vivait, lui aussi, une sexualité multiple.

Les livres naissent de plusieurs sources. L'une d'elles, pour *Une Enfance de rêve*, est un recueil de photographies d'Abbas Kiarostami, le réalisateur iranien. Catherine Millet signe le texte qui accompagne les clichés. Les photos sont prises depuis l'intérieur des maisons, de pièces, et cadrent sur des portes, des fenêtres par lesquelles entre la lumière, à contre-jour. «Je me suis mise alors à réfléchir à ce que pouvait ressentir l'enfant qui naît au moment où il sort du ventre de sa mère et qu'il passe de l'obscurité la plus complète à la lumière la plus

brillante. On ne peut pas remonter jusque-là mais on aimerait savoir. Notre psyché enregistre tout. Elle doit être marquée par un certain nombre de choses.»

A partir de ce point aveugle-là, Catherine Millet déroule une enfance des années 1950 dans la banlieue parisienne. La captivité du père pendant toutes les années de guerre, la violence qui s'installe entre les parents dès la guerre terminée, les coups entre eux. L'enfance de rêve du titre renvoie au discours intérieur, à ces rêves qui font écran et permettent de grandir. Le livre suit ce flux intérieur et ces moments de collision entre l'univers adulte et le tout-est-possible de l'enfance.

«Je souffrais du fait que mes parents ne s'aimaient pas et que nous ne formions pas une famille normale. De ce malheur, je n'en voyais pas le bout. Or, dans les livres, il y a un début et une fin. Et souvent, dans les livres pour enfants du moins, la fin est heureuse. Cela me donnait une raison d'espérer.»

Les espaces occupent toujours une place importante chez Catherine Millet. S'il fallait d'une image

décrire ce livre, on prendrait celle du tout petit appartement où vit la famille dans une promiscuité tendue et l'infini du flux de pensées, des rêves, qui traversent l'enfant. Et s'il faut trouver une source possible de la liberté sexuelle qui sera celle de la femme adulte ensuite, elle se trouve là peut-être. Dans l'absence d'espace qui impose de s'en inventer.

Catherine Millet, comme déjà dans *La Vie sexuelle*, n'explique pas ni ne confesse rien. Elle cherche la justesse du regard. Au lecteur de ressentir par ces yeux-là. Et l'on est frappé par ce «je» qui se construit très tôt. Vite, l'assurance absolue de devenir, un jour, écrivain, permet de s'affranchir des limites familiales et du destin d'enseignante que lui réserve sa mère. La jeune fille écrit sans relâche poèmes, textes. Rêve de Françoise Sagan.

Et puis l'enfant parle à Dieu. Là encore, la pratique religieuse ne tient qu'à elle. Les parents ne vont pas, ou rarement, à l'église. Chaque soir, la petite fille dialogue, à «crâne ouvert», avec le Très Haut. Expérience précoce et régulière

## Catherine Millet Dates

- 1948** Naissance à Bois-Colombes, dans la banlieue parisienne
- 1971** Rencontre Jacques Henric, écrivain et photographe
- 1972** Fonde *Art press*, avec Daniel Templon, et dirige depuis la rédaction du magazine
- 1991** Epouse Jacques Henric
- 1995** Commissaire du Pavillon français à la Biennale de Venise
- 2001** *La Vie sexuelle de Catherine M.*
- 2005** *Dalí et moi*
- 2008** *Jour de souffrance*
- 2014** *Une Enfance de rêve*

de l'autoanalyse. «J'étais une petite fille très catholique. Jusqu'à ce que je découvre la sexualité, à 18 ans. A partir de là, j'ai moins été préoccupée par Dieu. Mais cela s'est fait doucement, sans crise. Je n'ai pas eu de rejet, au contraire, je reste très intéressée par le religieux.» Pas de césure. Tout comme il n'y en aura pas entre la fin de l'adolescence, très innocente, et le début d'une vie sexuelle sans entraves dès la fin des années 1960.

Pour écrire sur ces premières années, Catherine Millet est retournée dans son quartier d'enfance à Bois-Colombes. Dans son école maternelle. Et puis elle s'est plongée dans les cartons de photos. «Je suis de la génération Kodak. J'ai des centaines de clichés de mes parents, de moi et de mon frère.» En regardant ces images, elle constatera la transformation de sa mère pendant la guerre. «En 1939, à son mariage, elle avait encore les joues de l'enfance. La coiffure était sage avec une raie et les cheveux plaqués. A peine trois ans plus tard, les jupes se sont raccourcies et la mode est aux coiffures en hauteur qui donnaient aux femmes un air altier. J'imaginais ces hommes, comme mon père, qui n'ont pas dû reconnaître leur femme en rentrant à la maison à la fin de la guerre.»

A un moment donné dans le livre, Catherine Millet décrit sa jalousie d'enfant quand ses camarades d'école lisaient le même livre qu'elle. «On peut s'attacher à un livre et aux personnages avec la même force que s'il s'agissait de proches. Je ressens cela aujourd'hui avec l'écrivain anglais D.H. Lawrence. Il écrit sur les femmes d'une façon inouïe. Je pense que mon prochain livre sera sur lui.»

>> Consultez les critiques littéraires sur Internet  
[www.letemps.ch/livres](http://www.letemps.ch/livres)

## Catherine Millet

«J'étais une petite fille très catholique. J'ai cessé de croire en découvrant la sexualité»



PHILIP MEDHURST COLLECTION

# Cousin de Grainville

## Quand un homme du XVIIIe siècle prédisait «Apocalypse Now»

La disparition programmée de notre civilisation est annoncée par une étude récente et terrifiante liée à la NASA. «Le Dernier Homme», texte d'un auteur aujourd'hui oublié, déployait lui aussi, mais en littérature, une verve apocalyptique

Par Gauthier Ambrus

### Un chef-d'œuvre inclassable Un prêtre révolutionnaire

Jean-Baptiste Cousin de Grainville (1746-1805) abandonna une première carrière dans l'Église afin de se consacrer à la littérature, mais l'irruption de la Révolution, pour laquelle il prit fait et cause, le vit s'intégrer au clergé constitutionnel. Il fut victime des campagnes anticléricales menées sous la Terreur, au cours desquelles il aurait été emprisonné et forcé de se marier. Frappé ensuite d'ostracisme social à cause de son ancien statut de prêtre révolutionnaire, il termina sa vie dans la pauvreté et se serait peut-être suicidé. *Le Dernier Homme* fut écrit peu avant sa mort et publié à titre posthume (1805), sous une forme sans doute inachevée (le texte devait être mis en vers). Bien que resté confidentiel, il n'en acquit pas moins progressivement une réputation de chef-d'œuvre inclassable, ce qui lui valut plusieurs admirations tenaces, dont celles de Nodier, Michelet et Queneau. Il eut plus de succès dans les pays anglo-saxons (la dernière traduction en date est de 2003), où il passe pour un des textes fondateurs de la science-fiction. Son influence a peut-être nourri les œuvres littéraires ou philosophiques du XIXe siècle qui, de Mary Shelley à Nietzsche, abordent le thème du dernier homme.

**Chaque semaine,**  
Gauthier Ambrus, chercheur en littérature, s'empare d'un événement de l'actualité pour le mettre en résonance avec une œuvre littéraire ou philosophique.

Ce sont de gros nuages que ceux qui s'amoncellent à l'horizon. Il y avait de quoi rester secoué par l'annonce de la disparition programmée de notre civilisation, lancée il y a quelques semaines par un groupe de recherche lié à la NASA (même si l'agence spatiale américaine a pris ses distances depuis). Il faut dire que les périls ne manquent pas pour rendre la menace plausible: croissance démographique exponentielle, diminution symétrique des ressources, creusement des inégalités sociales, bouleversements climatiques et, avec tout ça, le chromosome Y qui s'affaiblit inexorablement... Bref, la messe semble bel et bien dite. Si la fin du monde n'est sans doute pas pour demain, comme le prédisaient les théories millénaristes d'il y a quelques années, notre après-demain réserve d'amères surprises.

Il faudra donc se faire à l'idée que notre civilisation est mortelle et que le monde auquel nous sommes habitués pourrait se voir condamné dans un futur pas si éloigné, qui n'est que le miroir de nos crises et de notre incapacité à les surmonter. Dans l'intervalle, on pourra toujours passer le temps en lisant. Il y a du choix parmi tous les textes que l'humanité aura produits et qui sont destinés à s'évanouir avec elle. Beaucoup d'entre eux ont déjà pris un peu d'avance sur l'oubli. Pourquoi ne pas commencer précisément par ceux-ci? Pas uniquement pour tenter de les replacer dans notre fragile mémoire collective. Peut-être leur précarité nous les rendra-t-elle plus proches, maintenant que nous nous savons promis au même sort. Et qu'ils auront soudain grâce à elle quelque chose à nous dire, qui était jusqu'ici passé inaperçu. Histoire de rattraper le temps perdu.

En voici justement un de ce genre, écrit au tout début du XIXe siècle. Son auteur est un parfait inconnu: *Le Dernier Homme*, de Jean-Baptiste Cousin de Grainville. Le titre est prometteur, n'est-ce pas? C'est qu'il parle de la fin du monde, il est même l'un des premiers à le faire dans la littérature moderne, et d'une façon plutôt originale. Qu'on en juge. L'histoire commence à l'Orient. En explorant une mystérieuse grotte située près des ruines de Palmyre, aujourd'hui en Syrie, un voyageur de l'époque napoléonienne assiste à une vision qui lui dévoile le futur lointain de l'humanité. Sous les rayons d'un soleil vieillissant, ce qu'il reste des hommes vit éparpillé sur la Terre rendue exsangue par des millénaires d'exploitation. Leur incurie a fait échouer tout espoir de lui rendre sa fertilité, alors que le progrès l'aurait permis. Frappé lui-même de stérilité, le genre humain est sur le

point de succomber. Une ultime chance de survie existe pourtant: une prophétie annonce la naissance d'un dernier homme, Omégare, capable de renouveler le genre humain et de prolonger ainsi l'existence de la Terre, que la volonté divine a voulu lier à celle de l'homme.

Mais Dieu a réveillé Adam, le premier homme, afin qu'il convainque Omégare de renoncer à sa mission et de laisser la vie s'éteindre, pour le bien de l'humanité: sa disparition signifierait en effet l'avènement de la résurrection universelle, que les vivants et les morts attendent depuis la nuit des temps. Adam parvient à ses fins. Omégare se sépare de la femme qui lui était promise et se retire dans la solitude, au milieu d'un paysage en ruine n'ayant plus grand-chose à voir avec ceux que nous connaissons. Les hommes sont donc condamnés et la Terre s'apprête à mourir. Son Génie tutélaire lutte contre la Mort en un combat désespéré, mais il ne peut que s'incliner. Nous n'assisterons pas au spectacle final de la résurrection, si ce n'est à ses préliminaires cauchemardesques qui achèvent de défigurer la Terre, forcée de recrachter les dépouilles qu'elle a englouties au fil des âges. La vision du voyageur s'interrompt ici, à deux pas de l'éternité, en le privant du réconfort à venir. Elle s'achève sur une note angoissante qui fait presque toucher du doigt le néant. La Terre et l'humanité mortelle sont donc sacrifiées en échange d'un salut éternel que Grainville a soin d'éluider. Bref, on les dira unies dans une commune finitude. Leur solidarité suggère que c'est bien au sein du monde que prenait sens le destin de l'homme, pas au-delà. L'instant qui les sépare définitivement l'un de l'autre met aussi un terme à l'humanité.

Derrière ses allures de fable syncrétique, *Le Dernier Homme* déploie une puissance visionnaire, dont la singularité fait penser à l'œuvre d'un William Blake. Le texte allégorise bien entendu un destin personnel et une inquiétude collective, mais il ne cherche pas à les exorciser. Il les pousse au contraire jusqu'à leurs ultimes implications, sans aucune concession envers les attentes de ses contemporains. C'est peut-être ce qui explique sa portée anticipatrice, comme s'il lui avait fallu attendre deux siècles pour trouver aujourd'hui des lecteurs aptes à comprendre ses enjeux. Certaines époques doutent d'elles-mêmes au point de ne plus parvenir à se projeter dans l'avenir ni à croire à leur capacité d'engendrer un monde nouveau. La littérature prend parfois le relais des autres espérances, elle qui n'a pas peur d'aller au bout du négatif.

### Jean-Baptiste Cousin de Grainville

«Le Dernier Homme», Payot & Rivages, 2010

«Omégare, en parcourant des yeux ces livres que leur beauté sauva de la dent vorace du temps, croit voir rassemblés devant lui les plus grands hommes de la terre. Les voilà donc, dit-il, ces ouvrages que l'homme appela si vainement immortels; demain peut-être ils n'existeront plus. Ah! que cet univers périsse! Je ne regrette point une demeure qui tombe en ruine de toutes parts; mais je pleure sur ces écrits que l'impression rajeunissait sans cesse, et qui sont aussi beaux que si leurs auteurs venaient de les publier. Quelle est donc cette excellence d'un Dieu, qui regarde comme le néant les productions de l'esprit humain et les livre à la mort?»

PUBLICITÉ

Partenaire média

NOUVELLE PRODUCTION  
DER RING DES NIBELUNGEN

GRAND  
THÉÂTRE  
GENÈVE

DAS RHEINGOLD  
DIE WALKÜRE  
SIEGFRIED  
GÖTTERDÄMMERUNG

# R I N G

RICHARD WAGNER

DEUX CYCLES COMPLETS À VIVRE EN MAI 2014 OU L'UN DES SPECTACLES DE VOTRE CHOIX

SAISON 1314

13 > 18.05.2014  
20 > 25.05.2014WWW.GENEVEOPERA.CH  
+41 (0) 22 322 5050

LE TEMPS  
MÉDIA SUISSE DE RÉFÉRENCE